

DU PÉRIL
DE LA
BALANCE POLITIQUE
DE L'EUROPE.

Accipe nunc danaum insidias.
VIRGILE.



A LONDRES.

1789.





DÙ PÉRIL

DE LA BALANCE POLITIQUE

OÙ

EXPOSÉ DES CAUSES

QUI l'ont altérée dans le Nord, depuis l'avènement de CATHERINE II au Trône de Russie.

Accipe nunc Danaum insidias . . .

Virg.

UNE Puissance presque ignorée, en Europe, au dernier siècle, successivement agrandie aux dépens de tous ses voisins, n'ayant fait servir sa civilisation qu'à des projets de conquête, menaçoit, depuis quarante ans, l'équilibre du système politique. La Suède, la Pologne, la Porte Ottomane, la Prusse, l'Allemagne même s'étoient déjà ressenties de ses entreprises; toutes les Cours de l'Europe

A

avoient éprouvé ses hauteurs, lorsqu'une tragédie porta Catherine II sur le Trône.

Depuis cette époque, de la mer Caspienne au détroit de Gibraltar, il n'existe pas un Etat dont la Russie n'ait troublé la tranquillité, ou alarmé la prévoyance. Chaque année a vu naître de nouveaux desseins: ils tiennent évidemment à un plan général, & leur exécution n'a rencontré d'autre terme que celui des ressources de l'Empire, momentanément forcé à des temps de relâche, par l'abus même de ses moyens. Leur épuisement néanmoins n'a pas garanti la sûreté des autres Etats; car la main, fatiguée de les combattre à force ouverte, leur préparoit une guerre non moins dangereuse pendant la paix: cessoient-ils d'être en butte au fer de ses soldats, ils avoient à redouter le danger de ses artifices; on les attaquoit par des intrigues ou par des négociations;

leur intérieur troublé offroit un théâtre de divisions & de désordres, dont les ressorts se forgeoient à Pétersbourg; enfin, après avoir opposé, dans le Gouvernement de ses voisins, les volontés aux volontés, les intérêts aux intérêts, l'Impératrice de Russie dominoit seule au milieu de cette anarchie, dictoit des loix par ses Ambassadeurs, & prévenoit toute combinaison de résistance.

Ce tableau est gravé dans l'histoire fidelle des vingt dernières années du Nord & du Levant. L'Europe entière a vu, au même période, la Porte Ottomane menacée d'une invasion, dont l'Asie devoit à-peine arrêter les limites; ses tributaires corrompus, ses Alliés gagnés ou intimidés, la Crimée asservie, la Suède sous le joug d'une Faction dévouée à la Russie, Faction abattue sans être détruite, & renaissante par la même protection qui avoit plongé le Royaume dans un

dépérissement universel; la Pologne également punie du vice de ses loix, inondée de Troupes Russes, subjuguée, démembrée, traitée en tout sens comme une Province Moscovite; la Courlande réduite au dernier avilissement; les Conseils du Dannemarck gouvernés par la même influence, obéissant à la même impulsion étrangère; la Prusse isolée au milieu du Nord de l'Allemagne, entre deux Empires dont l'alliance & les projets voilés pouvoient, au premier choc, se diriger contre le défenseur naturel de la liberté Germanique. Le reste de l'Europe, passif ou indifférent, ne conservoit plus que le rôle de témoin; celui d'Arbitre lui étoit échappé.

Dans ces conjonctures, la Porte Ottomane, lasse d'acheter la paix par des cessions qui mettoient ses ennemis toujours plus en état de la lui faire acheter encore, a éclaté; & son exemple a réveillé les Puissances

qui , en secret , partageoient les ressentimens. Chacun s'est demandé ce qu'il avoit à espérer ou à craindre de cette secousse. Elle a ébranlé la moitié de l'Europe; &, du fond de l'Italie à celui de la Baltique , s'est élevée cette grande Question: *Quelles seroient les suites d'une guerre qui augmenteroit , en l'affermissant , la prédominance inquiète de la Russie?* Où les faits parlent, les raisonnemens sont inutiles; l'histoire seule est ici le flambeau de la prévoyance: de l'action des mêmes causes doivent dériver les mêmes effets; ainsi les événemens passés nous avertissent de ceux qui se préparent; ainsi le problème des conséquences de la guerre actuelle, exige l'examen d'un seul point fondamental. *Quels ont été les principes permanens de la Cour de Russie , & leurs résultats depuis le Règne de Catherine II?*

Pour résoudre cette question , il

faut écarter les sophismes des Politiques inconsiderés , & les allégations des manifestes: la vérité repose ici sur des événemens de notoriété publique. Développons-en la chaîne ; elle nous mènera à des conclusions sur le maintien de la Balance Politique , propres à frapper les Puissances les moins attentives à leurs intérêts.

Poli- Vers le milieu du Règne de Louis
tique XIV, ceux qui connoissoient le nom
de la des *Moscovites* , ne s'en formoient
Rus- d'autre idée que celle qu'on nous
sie a- donne aujourd'hui des Tartares & des
vant Cosaques. Mais , lorsqu'un homme,
le Re- né avec plus de caractère que de
gne génie , plus propre à gouverner par
de des passions hardies , que par l'em-
Ca- pire lent de la Sagesse , Conquérant
theri- heurenx & Législateur violent , eut
ne II ébranlé ce colosse enséveli dans l'obscu-
rité de la barbarie , on le vit surpren-
dre la place de Puissance prépondérante,

avant même que l'Europe eût le temps de se reconnoître.

Ce nouvel Empire, entré brusquement dans le système général, annonça immédiatement le dessein d'y dominer; il s'en occupa avec des forces proportionnées à son ambition. A sa tête, on vit un Despote, maître absolu de la huitième partie de la terre habitable, de mines opulentes, de cent Nations accoutumées à tout supporter, les rigueurs du climat, la faim, les privations; aguerries par l'habitude de la barbarie, disciplinées par le joug de la servitude, insensibles à la mort comme à leur misère, opiniâtres au combat, ne connoissant ni la crainte ni la désertion; plus propres à conquérir & à dévaster qu'aux guerres défensives, remplaçant enfin l'émulation & l'amour de la Patrie, par un attachement fanatique à leur Religion. Tels furent les Peuples, que Pierre-le-Grand

rapprocha du Nord de l'Europe & de l'Allemagne, lorsqu'il transporta le siège de sa domination à Pétersbourg.

Dès-lors, les anciens rapports de l'Empire Russe s'étendirent & changèrent de nature: il ne se borna plus à inquiéter quelques Nations asiatiques; maître d'une Marine sur la Mer Baltique, son existence intéressa toutes les Puissances maritimes; ses milices nombreuses & aguerries pouvoient se porter facilement en Pologne, en Suède, en Dannemarck, en Allemagne, désoler le premier de ces divers Etats qui oseroit penser à une rupture, en seconder les ennemis par des diversions. De-là une influence inévitable de la Cour de Pétersbourg, sur les Puissances de l'Occident & du Midi que les circonstances appelleroient à des démêlés avec le Nord, ou avec l'Empire Germanique: certes, le politique le plus

clairvoyant ne se doutoit guères, à la paix de *Neustadt* (en 1721) que, vingt-cinq ans après, un Roi de France déféreroit à la fille de Pierre I le titre de MÉDIATRICE DE L'EUROPE (1); qu'une armée Moscovite s'approcheroit du Rhin, à la demande des Anglois, & que, dans la guerre suivante, ces mêmes Russes saccageroient la capitale du Brandebourg.

Par la même cause, l'alliance de cette cour devoit être recherchée. Suivant les conjonctures, l'autre extrémité de l'Europe pouvoit un jour ambitionner son amitié: pas un intérêt politique auquel la Russie ne pût mêler le sien, puisqu'elle pesoit également & sur tous les Etats contigus, & sur la Balance générale.

A tant d'avantages elle unissoit encore celui d'être rarement réduite

(1) Lettre de Louis XV, du 18 Février 1745, à l'Impératrice, *Elisabeth*.

à la défensive ; de n'avoir entr'elle & les grandes Puissances militaires , que des Etats affoiblis , divisés ou asservis ; de pouvoir , en violant impunément le droit des gens , se rendre maîtresse de ces barrières , & porter la guerre à une grande distance de ces domaines.

Ses forces , sa position lui promettoient donc un ascendant marqué dans les négociations. Aussi déploya-t-elle constamment cette politique hardie que favorise la sécurité ; subordonnant ses traités à ses intérêts , elle changea d'Alliés tous les dix ans , & nul cabinet ne réunit à un pareil degré , & la hauteur & l'artifice.

Les dernières années d'Elisabeth I. constatèrent le danger , dont cette Cour hyperboréenne pouvoit menacer la liberté Germanique & le Nord entier. Une alliance qui ressembloit à une conspiration , se forme dans le secret contre le Roi de Prusse , entre

la Czarine & les Maisons d'Autriche & de Saxe. La France participe à cette confédération & pénètre à l'occident de l'Allemagne, dont la partie septentrionale étoit envahie par les Russes. Gouvernée par les mêmes factieux qui venoient d'anéantir l'autorité Royale, & de verser sur l'échaffaud le sang des plus illustres maisons de l'Etat, la Suède égarée s'unit aux projets de ses ennemis éternels; elle attaque la Poméranie Prussienne, tandis que les Russes s'emparent de la Prusse même: il est aisé d'appercevoir les conséquences qu'auroit eu cette imprudente combinaison, sans le génie du héros qu'elle aspirait à écraser, & sans l'événement qui, en 1762, plaça *Pierre III* sur le Trône de sa tante.

Ce Prince, qui n'a été long-temps *Pierre* connu en Europe que par les calomnies de ses assassins, ce Prince né *Al-III* lemand, élevé à l'Allemande, avoit

toutes les inclinations de son pays natal, & du mépris pour celles de ses nouveaux sujets. Maître du Holstein, par conséquent membre de l'Empire Germauique, il ajoutoit encore un poids à la Couronne des Czars: par son suffrage à la Diète, il intervenoit de droit dans les affaires de l'Allemagne; de nouveaux rapports avec les Puissances de la Baltique, fortifioient son influence, comme Souverain de la Russie. Heureusement, cette perspective ne put le corrompre; il ne consulta que son ressentiment contre les Danois, & son amitié pour *Frédéric* le Grand: la raison même étoit d'accord avec sa modération; car la guerre ruineuse qu'*Elisabeth* faisoit au Roi de Prusse, avoit coûté à la Russie trois-cents mille hommes & au-delà de trente millions de roubles. (1)

(1) Voyez *Mémoires de Manstein*.

Quand *Pierre* III n'auroit à l'estime publique d'autre titre que d'avoir sauvé un Souverain, à la puissance duquel étoit attaché le maintien de l'équilibre, sa mémoire mériteroit des égards. Dans quelques Ecrits vénals, publiés par des voyageurs & par de prétendus Historiens, on a tourné en ridicule son attachement au Roi de Prusse : comme étant l'effet d'une manie & d'un puéril amour de l'imitation. Certes, c'étoit une manie bien excusable que cet enthousiasme pour les qualités d'un homme qui opéroit tant de prodiges de sagesse & d'intrépidité, & c'est une passion bien rare parmi les souverains, que celle qui les élève à l'héroïsme de l'amitié.

Cette profonde estime de *Pierre* III pour *Frédéric le Grand* dénotoit autant de jugement que de sensibilité. Les ennemis de la Prusse à Pétersbourg avoient été d'insignes persé-

cuteurs du jeune Czar, pendant la vie d'*Elisabeth*. Ouvertement, ce Prince avoit contrarié leurs mesures; il agit donc d'une manière conséquente en soutenant le Roi de Prusse. Ce Monarque alloit être privé même de ses alliés; le nouveau Ministère Anglois le menaçoit d'une défection, & son salut sembloit dépendre du succès de quelques négociations à Constantinople, & des mouvemens incertains du Khan des Tartares. Écoutons en quels termes ce Héros, si bon juge des hommes, a apprécié la générosité de *Pierre*. III.

“ Le Roi avoit cultivé l'amitié du grand Duc, dans le temps où il n'étoit encore que Duc de *Holstein*; & par une sensibilité rare parmi les hommes, plus rare encore parmi les Rois, ce Prince en avoit conservé un cœur reconnoissant: il en avoit même donné des marques dans cette guerre (de sept ans); car ce fut

„lui qui contribua le plus à la re-
„traite du Maréchal *Apraxin*, en
„1757, lorsqu'après avoir battu le
„Général *Lewald*, il se replia en
„Pologne. Durant tous ces trou-
„bles, ce Prince s'étoit même abstenu
„d'aller au Conseil, où il avoit place,
„pour ne point participer aux mesu-
„res que l'Impératrice prenoit con-
„tre la Prusse, & qu'il désapprouvoit...
„Le Roi n'agissoit point avec l'Em-
„pereur comme de Souverain à Sou-
„verain; mais avec cette cordialité
„que l'amitié exige, & qui en fait
„la plus grande douceur. LES VERTUS
„DE PIERRE III. FAISOIENT UNE EXCE-
„PTION AUX RÉGLES DE LA POLITI-
„QUE; il en falloit bien faire de
„même pour lui (1) „.

Voilà le témoignage rendu à la
mémoire de Pierre III vingt-cinq
ans après sa catastrophe, par le génie

(1) Histoire de la guerre de Sept ans.
Edition de Berlin. T. 2.

le plus pénétrant , avec le sang froid de l'âge & le calme de la réflexion, dans un Ouvrage posthume , consacré à la justice & à la vérité. On ne supposera pas que l'illustre Auteur peignoit le dernier Empereur de Russie d'après les illusions de l'amitié ; & , quand on le supposeroit , l'Histoire véridique de Pierre III, combattroit la légèreté de ce soupçon.

La première infortune de ce Prince fut d'être appelé, adolescent , par *Elisabeth* , à monter , un jour,

Sur ce Trône glissant dont vingt Rois descendirent.

La seconde , d'avoir été tiré du Holstein , pour devenir esclave à Pétersbourg : la troisième , d'avoir été marié. L'Impératrice, sa tante, arrivée à la Couronne par une révolution souillée d'injustices , craignoit sans cesse qu'une révolution ne la lui ravît. Elle fit , de son neveu , une
espèce

espèce de prisonnier d'Etat: le Cabinet, les Conférences du Conseil lui furent fermés; tout commerce avec lui étoit suspect; jusqu'à ses Sujets Allemands furent privés de la douceur de l'entretenir en liberté; l'attachement de ses domestiques devenoit pour eux un motif de disgrâce; on ne l'entouroit que de ses ennemis, & l'on ne put acquérir le droit de l'approcher, qu'en devenant l'espion de ses mouvemens & de ses pensées. La mésintelligence, qui régnoit entre le grand Duc & son épouse, laissoit le Prince sans consolations domestiques; dans cette déplorable situation, il ne conserva de liberté que pour l'exercice de ses défauts: les manœuvres militaires de quelques soldats qu'on lui laissa à Oranienbaum, formoient la seule récréation. Forcé d'être oisif sur tout le reste, ce divertissement absorba son intelligence; mais une contrainte si indigne ne la brisa

point: irrité de son état, il éclata, plus d'une fois, en murmures & en emportemens.

Cette liberté de plaintes donna lieu à une intrigue qui peut servir de fil aux déplorables événemens qui, dans la suite, privèrent l'Empereur du sceptre & de la vie.

Le Chancelier *Bestuchef*, maître de toute la confiance d'*Elisabeth*, étoit l'ennemi déclaré du Grand Duc: il l'accabloit de mortifications & de dégouts; insolence qui devoit faire trembler ce Ministre de voir régner l'héritier présomptif. Il forma donc le projet de l'exclure de la succession au Trône, &, ce qui est digne de remarque, de lui substituer son fils le Prince *Paul*, sous la tutelle de la grande Duchesse, aujourd'hui *Catherine II*, qu'on devoit nommer Régente. *Bestuchef* fonda la réussite de ce complot sur une multitude de calomnies contre le grand Duc,

sur le penchant d'*Elisabeth* à les adopter; enfin; (la vraisemblance permet ce soupçon) sur la condescendance de Catherine à dépouiller son époux, pour s'assurer de la Régence. Il seroit téméraire d'avancer que la Princesse trempa dans cette conjuration. Mais *Bestuchef* eût-il osé la concevoir, s'il avoit eu à craindre la résistance de la personne même, en faveur de laquelle il conspiroit contre le grand Duc? *Elisabeth*, d'abord ébranlée, revint à des sentimens plus généreux: elle soutint son neveu contre les noirceurs du Chancelier; il est même resté un mot de cette Impératrice qui prouve assez l'étendue de ses soupçons: " *Je connois mon neveu,*
„ dit-elle un jour aux calomniateurs
„ du Prince, *il a le cœur bon, & je*
„ *n'ai rien à craindre de sa part; mais*
„ *je ne connois pas si bien ma nièce.* „

On sait que *Bestuchef*, ensuite disgracié par *Elisabeth*, fut excepté de

l'amnistie que proclama *Pierre III*, à son avènement; mais qu'il éprouva l'indulgence de *Catherine II*, qui le rappela de son exil.

Les faits qui précèdent & qui reposent sur l'autorité de tous les Historiens de poids, font appercevoir les premiers nuages de la tempête, dans laquelle *Pierre III*, se vit bientôt enveloppé. Une grande prudence pouvoit seule le préserver des écueils sur lesquels il marchoit; mais, dans le nombre de ses vertus, il s'en trouvoit une, la confiance, qui le perdit.

Malgré les reproches justement faits à ce Monarque, concernant l'excès de quelques-unes de ses qualités; malgré le blâme qu'a jetté sur sa carrière infortunée l'excès de quelques-uns de ses défauts; malgré les impostures dont la haine & le remords ont chargé sa mémoire, il est constant que peu de Princes ont eu des commencemens plus sages: les pre-

mières actions publiques suffiroient à expier les torts de plusieurs années, & les siens eurent à peine six mois de durée.

Les prisons d'état & la Sibérie, étoient remplis de captifs de distinction, victimes des Favoris & des Ministres d'Elisabeth. L'Empereur répara ces injustices; l'illustre *Munich* fut rappelé & réintégré dans ses emplois; *Biren*, *Lestocq*, & nombre d'autres, dont plusieurs avoient offensé le grand Duc, sous le règne d'*Elisabeth*, furent remis en liberté: *Pierre III.* étendit sa clémence, même sur les insolens Favoris de sa tante. Ainsi le premier acte de son autorité fût d'être juste, ou de pardonner. On fait avec quelle magnanimité il traita les officiers Prussiens, auxquels le sort des armes avoit fait perdre la liberté, & qui gémissaient sous le traitement le plus atroce.

Ses premiers pas dans l'administra-

tion intérieure, annoncèrent le zèle du bon ordre, l'application aux affaires, l'activité & la vigilance. Plusieurs fois, on le vit se rendre de grand matin au Sénat, à d'autres Collèges civils, y donner l'exemple du travail, & forcer, par sa surveillance, les Officiers des divers Départemens au respect de leurs devoirs. Il s'étoit proposé *Pierre le Grand*, pour modèle, & d'achever les plans de ce Législateur.

C'est à *Pierre III*, que la Russie doit les ordonnances les plus sages, qui eussent émané du Trône depuis quarante ans.

Il mit des bornes au despotisme de ses Ministres & au sien propre, en abolissant cette infâme Chancellerie secrète, cette inquisition d'Etat qui, au plus léger soupçon, faisoit enfermer, torturer, exiler ou mettre à mort les Nationaux & les Etrangers. Il s'étoit pénétré du principe, & fut

le défenseur de la tolérance des religions. Enfin il rendit cet *Oukase* mémorable, qui affranchit la Noblesse de la servitude du service Militaire & des enrôlemens forcés, & qui lui permit de voyager hors de l'Empire, sans permission du Souverain.

Ces innovations salutaires furent accompagnées, il est vrai, de quelques autres changemens trop précipités, tels que ceux qui eurent pour objet l'abaissement de la puissance du Clergé. C'étoit un projet de *Pierre le Grand*, que la sécularisation des biens des Monastères, ordonnée par son petit fils. Les Moines possédoient un million d'esclaves qui, chacun, rendoient d'un à deux & même à trois roubles, en quelques endroits: l'Empereur assûroit aux Réguliers, des pensions très-suffisantes sur cet immense revenu, & destinoit le surplus à former des Etablissmens d'éducation.

Nationale, des hôtels pour les invalides, &c, &c. La Raison & la Politique approuvoient également le retard de l'émission des vœux par les Novices, & la réforme de la superstition idolâtrique qui tapissoit les Eglises d'images, auxquelles un peuple à genoux portoit l'hommage de sa dévotion; mais ces nouveautés peu préparées, choquoient les mœurs & l'opinion: la main puissante & affermie de *Pierre I*, eût-à-peine réussi à en assurer l'exécution. L'Empereur la pressa, sans considérer qu'il fournissoit un prétexte aux mal-intentionnés qui, en secret, cherchoient à le rendre odieux.

A son avènement, les Gardes *Ismaïlof* & *Preobrazinski* formoient une milice casanière dans Pétersbourg, licencieuse & mal-tendue: cette insubordination avoit, sans doute, contribué à énerver, chez eux, les principes de fidélité; &, dans les révo-

lutions précédentes, ils s'étoient, plus d'une fois, vendus au plus offrant: *Pierre III* sentit qu'une rigoureuse discipline garantiroit leur obéissance, & prévienendroit les désordres de cette troupe mal-organisée: il la soumit donc à la règle Prussienne, lui donna, pour modèles ses gardes de Holstein, & la ramena à l'ordre par la sévérité. Incontestablement ce régime, une fois affermi, eût permis de compter sur ces Gardes prétoriennes; on ne peut corrompre facilement, ni exciter à la sédition, une troupe accoutumée à l'observation journalière de chaque détail de son devoir. Cette réforme néanmoins ne pouvant s'exécuter avec les Officiers Russes, *Pierre III* fut obligé de la confier à des Allemands: ces Etrangers utiles furent regardés comme des usurpateurs: on affecta de relever la distinction dont ils étoient l'objet; &, par des insinuations perfides, on préparoit à la révolte les

Nationaux, humiliés de recevoir des maîtres, qu'un orgueil ignorant leur faisoit regarder comme des écoliers.

Si l'on considère qu'un intervalle de six mois fut rempli par tant d'institutions louables, & par le détrônement de leur auteur, on est saisi d'effroi & pitié.

Les principales de ces nouveautés méritoient à l'Empereur, la reconnaissance publique; d'autres le reproche de précipitation; Souverain Despoté, ce Prince n'avoit exercé que des actes de justice & de bonté. Ses projets contre le Dannemarck étoient plus naturels & moins ruineux que la guerre au Roi de Prusse, fruit d'une haine personnelle d'Elisabeth & de son Ministre. La vie privée de *Pierre III* offroit des taches; on pouvoit craindre qu'à la longue, ses excès de table ne le rendissent méprisable. Mais quel est donc le Souverain, le Particulier

dont les foiblesses restent sans excuse? L'équité ne tient-elle pas la balance des qualités & des défauts? Si l'on y eut pesé les torts de l'Empereur & les actions méritoires, quel Tribunal eût osé prononcer son détronement & sa mort? Apperçoit-on la moindre parité entre les mécontentemens auxquels il donnoit lieu, & le sort affreux qui l'en punit? Bon ami, bon père, époux indulgent; mais, trop facile, trop confiant, trop ouvert avec des traitres auxquels il prodiguoit ses bontés; au terme de six mois, il reçut un traitement que dix ans de crimes & de tyrannie justifieroient à peine.

Rien ne détruit plus évidemment les imputations dont on a chargé la mémoire de ce Prince, que son inaltérable sécurité. On tramoit contre lui, dans le silence, une conspiration dont il rejettoit même le soupçon: les Citoyens fidèles trembloient pour

sa sûreté; des assemblées clandestines réunissoient les partisans choisis de l'Impératrice; on y délibéroit sur les moyens d'attenter à la Couronne; quelques esprits clairvoyans, entr'autres le Prince *Georges de Holstein*, oncle de l'Empereur, apperçurent le danger. Chaque jour, des émissaires affidés aggravoient en public la conduite de *Pierre III*, empoisonnoient ses discours, & préparoient les voies d'une révolution. L'Empereur seul restoit sans crainte: importuné des révélations, il les repoussoit comme autant de calomnies. Au nombre de ceux qui tentèrent de l'arracher à son aveuglement, se trouva le Roi de Prusse. Ce Monarque, pénétrant & très-bien instruit, nous a conservé le sommaire de la lettre qu'il jugea nécessaire d'écrire à l'Empereur, & la réponse de ce Prince. L'une & l'autre jettent un grand jour sur les véritables causes de la Révolution.

„ L'amitié de *Frédéric II*, la re-
 „ connoissance aussi bien que l'estime
 „ du Roi pour les excellentes qua-
 „ lités de *Pierre III*, le portèrent à
 „ lui écrire & à entamer cette ma-
 „ tière scabreuse..... Il insistoit sur-
 „ tout pour que l'Empereur, avant
 „ que de sortir de ses Etats, se fit
 „ couronner à Moscou, afin de rendre
 „ par son sacre, sa personne d'autant
 „ plus inviolable aux yeux de la
 „ Nation: il faisoit ensuite mention
 „ des révolutions arrivées en Russie,
 „ durant l'absence de *Pierre I*; mais
 „ il glissoit légèrement sur cette ma-
 „ tière, & finissoit en conjurant af-
 „ fectueusement l'Empereur, de ne
 „ point négliger des précautions es-
 „ sentielles pour la sûreté de sa per-
 „ sonne “.

Cette lettre fit peu d'impression
 sur l'Empereur; il y répondit en
 propres termes..... *A l'égard de*

l'intérêt que vous prenez à ma conservation, je vous prie de ne point vous en inquiéter: les soldats m'appellent leur père; ils disent qu'ils aiment mieux être gouvernés par un homme que par une femme; je me promène seul, à pied, dans les rues de Pétersbourg; si quelqu'un me vouloit du mal, il y a long temps qu'il auroit exécuté son dessein; mais je fais du bien à tout le monde, & je me confie uniquement à la garde de Dieu; avec cela, je n'ai rien à craindre.

Nonobstant cette réponse, le Roi de Prusse continua d'éclairer *Pierre III*, sur le danger qui le menaçoit. "MM. *de Soltz & de Schwerin* eurent „ ordre de mettre cette matière sur „ le tapis, dans des conversations familières qu'ils avoient avec ce „ Monarque; mais c'étoit en pure „ perte qu'on lui disoit que, dans „ un pays où régnoient des mœurs „ telles qu'en Russie, un Souverain ne

„pouvoit prendre assez de précautions. Ecoutez, répondit-il enfin, *si vous êtes mes amis, ne touchez plus cette matière qui m'est odieuse.* „ (1)

Voilà le langage de la candeur & de la confiance : il démontre combien l'Empereur étoit éloigné des projets sinistres qu'en lui attribua, pour colorer la conspiration qui le fit périr au fond d'une prison. Certes, il faudroit prodigieusement méconnoître le cœur humain, sur-tout celui d'un Prince ardent, qui ne dissimula jamais un seul de ses sentimens, pour ne pas découvrir, dans la tranquillité de sa conscience, le secret de sa

(1) *Histoire de la guerre de sept ans.* Tome 2, pages 293 & 294. L'Anglois Coxe, dans son *Voyage en Russie, Pologne, &c.*, a rapporté très-infidèlement cette lettre du Roi de Prusse, dont il n'avoit aucune connoissance directe. Emerveillé d'avoir causé avec l'Impératrice, il a déguisé ou altéré la plupart des particularités essentielles de la Révolution.

sécurité. Certes, si *Pierre III* avoit médité d'enfermer sa femme, très-puissante, & son fils, héritier naturel de l'Empire, il eût ouvert les yeux sur chaque démarche des partisans de l'Impératrice, & sur les rapports qui lui parvenoient; il eût partagé l'attentive défiance de ses serviteurs assidés; les instances du Roi de Prusse, son ami, aux conseils duquel il déferoit avec promptitude, auroient amené des explications, & non cette réponse naïve: *Je fais du bien à tout le monde; avec cela, je n'ai rien à craindre.*

Il est remarquable que, dans les conférences secrètes des créatures de l'Impératrice, le premier dessein fut de revenir au complot du Chancelier *Besouchef*, que nous avons exposé antérieurement. Ce projet consistoit à déclarer le Grand Duc, Empereur, sous la Régence de sa mère. On voit donc que cette idée n'étoit pas nouvelle pour le

le parti de la Czarine: en faire la base d'une seconde trame contre l'Empereur, c'étoit indiquer assez clairement qu'on y avoit trempé lorsque *Bestuchef* la proposa à Elisabeth; et ce n'est pas une induction trop hasardée de présumer que, depuis plusieurs années, la même cabale conspiroit contre Pierre III. On n'avoit pu l'empêcher de succéder au trône; pour l'en faire descendre, on recourut au même plan.

Mais ce système présentoit des inconvéniens. On avoit à craindre les orages d'une Minorité; l'autorité mal affermie d'une Régente usurpatrice eût chancelé aux premiers mécontentemens: d'ailleurs, une fois le grand-Duc majeur, l'Impératrice cessoit de gouverner; et qui pouvoit répondre que son fils, instruit par son exemple, ne la traiteroit pas comme elle avoit traité son époux? Il fut donc arrêté de détrôner le fils & le père, & de consommer l'œuvre de l'ambition, en plaçant cette mobile

couronne sur la tête même de l'Impératrice.

Jamais il n'y eut de projet plus injuste & plus hardi; mais la fortune couronna cette audace. Incessamment Pierre devoit partir pour le Holstein; aussi les conjurés avoient d'abord choisi le moment de son absence, pour s'emparer de la capitale. Les Russes auroient eu à-la-fois un Empereur en Allemagne & une Souveraine à Pétersbourg. Sans doute une pareille révolution eût plongé l'Empire dans des convulsions incalculables. Le Czar vivant, Catherine ne pouvoit se promettre un jour de tranquillité; mais quelques incidens légers, en accélérant l'instant de l'exécution, aggravèrent la catastrophe, & en affermirent le succès.

Jusqu'au dernier jour, disons mieux, jusqu'à la dernière heure, Pierre conserva sa magnanime & fatale confiance. Ses gardes Russes étoient déjà corrompus par *Orlof* & *Rasoumofski*; Cathe-

rine maîtresse de la capitale, & les officiers ébranlés par des harangues calomnieuses contre le Souverain. Déjà on avoit vu les conjurés profaner la sainteté du serment, en appelant la noblesse & le peuple à jurer dans une église, en présence de Dieu, de commettre un crime de lèse-Majesté; l'Archevêque de Novogorod, ce brouillon fanatique, que la clémence de Pierre avoit épargné, venoit de solenniser cette cérémonie, sous la présidence même de l'Impératrice; enfin les partisans de son époux étoient arrêtés, & le peuple convaincu, sur d'artificieuses rumeurs, que ce Prince venoit de mourir d'une chute de cheval, avant que Pierre soupçonnât l'attentat exécuté à Pétersbourg.

Il se trouvoit alors au Château d'Oranienbaum. Malgré la bassesse & l'infidélité servile d'un grand nombre de Nobles, d'Officiers civils & militaires, dont on avoit acheté la défection, il restoit à l'Empereur des serviteurs inébranla-

bles, le Chancelier de *Voronzof*, le vertueux Maréchal *Munich* & les fidèles troupes de *Holstein*. Rien encore n'étoit désespéré. L'intrépide *Munich* conseilla à Pierre de marcher sans délai à Pétersbourg, à la tête des Allemands: *Je vous précéderai*, lui dit ce généreux vieillard, & l'on ne parviendra à votre Majesté qu'en passant sur mon cadavre. Probablement cette résolution eût renversé l'ouvrage des conjurés: le même esprit de crainte & de servitude qui avoit prosterné devant eux les Grands, le peuple & les soldats, les eût ramenés tous au Souverain légitime, venant défendre sa couronne avec son épée, & *Munich*.

Chacun fait que l'irrésolution prit en ce moment la place de la fermeté, non que Pierre manquât de courage; mais son esprit flottoit entre les avis contraires des gens qui l'entouroient. Dans leur nombre se trouvoient divers émissaires de l'Impératrice, baignant de lar-

mes feintes les mains de l'Empereur, affectant de lui représenter sa position comme désespérée, l'invitant à s'en remettre à l'Impératrice, & le détournant de toute résistance. Ainsi la perfidie achevoit ce que la perfidie avoit commencé; ainsi Pierre, environné de traîtres qu'il ne pouvoit discerner, fut enlacé dans leurs pièges, & livré à l'incertitude, à l'instant où chaque minute pressoit une décision.

L'Europe n'oubliera pas plus que la postérité, le déplorable traitement qu'éprouva, à la fleur de l'âge, à l'aurore de son règne, ce Monarque dépoillé, traîné en captivité, mourant entre les mains féroces des propres confidens de son épouse. L'univers compâtit à ses infortunes, qui ne trouvèrent d'insensibles que ceux-là mêmes, desquels Pierre avoit droit d'attendre tous les secours & toutes les consolations.

Au contraire, tous les outrages lui furent prodigués. En se livrant volon-

tairement à celle qui avoit été honorée de sa couche pendant quatorze ans, il sembloit être sous la sauve-garde de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Sa personne, remise à la discrétion de l'Impératrice, devenoit un dépôt sur lequel il n'étoit plus permis d'attenter: il n'appartenoit à ses ennemis, ni par le droit de la guerre, ni par celui des lois; & dès l'instant où *Pierre* se fut rendu sans y être contraint, toute demeure de *Catherine* devoit lui servir d'asyle inviolable. Ah! cette illusion dont il s'étoit bercé fut de courte durée!

Vivant, on l'avoit diffamé dans un manifeste du 28 Juin (1). A peine arrivé à Péterhof, & devenu captif, il eut l'affront d'essuyer la visite secrète du Comte Panin, de ce frivole & versatile Comte Panin, illustré des louanges

(1) Voyez le manifeste publié à Pétersbourg, sous le nom de *Catherine II.* le 28, Juin 1762.

de quelques gazettes à sa solde; de ce Panin qui osa dicter à son maître, à son bienfaiteur, à un souverain prisonnier, un acte d'abdication & de déshonneur; un acte exprimé dans les termes les plus humilians; de ce Panin enfin, qui força le descendant de Pierre I de jurer **DEVANT DIEU** sa renonciation à la couronne, & de signer de sa main captive ce monument d'audace & d'infamie.

Nonobstant cette abdication, qui formoit un nouveau titre à la conservation de sa vie & de sa liberté, l'Empereur, le soir même, fut enfermé au Château de Robscha. Pendant que son époux entroît dans ce tombeau, l'Impératrice étourdissant Pétersbourg du bruit d'une pompe triomphale.

Mais ce prestige ne suffisoit pas à étouffer la conscience gémissante de la multitude; le remords, chez un grand nombre, succédoit rapidement à la lâcheté, & la pitié à l'aveuglement. Le

peuple, toujours bon, lorsqu'il est laissé à son impulsion naturelle, apprit avec effroi que son Souverain venoit de passer du trône dans les horreurs d'une prison éternelle. Les soldats manifestèrent leur émotion: chacun s'attendrissoit au souvenir des vertus de Pierre, & l'on oublioit ses torts. La désaveur publique s'accroissant d'heure en heure, menaçoit l'Impératrice d'un revers effrayant Tirons le voile sur la scène lugubre qui mit fin aux inquiétudes. Ne redisons pas qu'au septième jour de sa captivité, Pierre III n'exista plus; ne redisons pas qu'il disputa ses jours infortunés aux féroces Courtisans qui pénétrèrent dans cette enceinte; qu'on entendit les cris de son agonie convulsive; que, deux jours après, des Etrangers mêmes virent les murs encore tachés du sang d'un Empereur; que l'un des complices de cette tragédie est mort, poursuivi, depuis quelques années, de l'image de son

Maître expirant, voyant son ombre errante autour de lui, & donnant à Pétersbourg entier, le spectacle de son aliénation & de ses remords.

A la première nouvelle de cette catastrophe, l'Europe, habituée aux révolutions sanglantes qui, depuis quarante ans, donnoient des Maîtres à la Russie, témoigna moins de surprise que de compassion. L'opinion publique penchoit en faveur de la victime. Pour en colorer le sacrifice, on fit circuler des fictions: on imputa à Pierre III des projets sinistres, contre lesquels l'Impératrice avoit dû se mettre en défense; car, suivant la remarque d'un Ecrivain célèbre, rien n'est si aisé que de supposer des crimes à ceux qui sont déjà poursuivis par la haine d'un parti victorieux.

Ce n'est point ici le lieu d'anticiper sur les révélations de l'histoire; mais il n'est pas impropre d'en devancer la justice, en faisant remarquer le vice

des prétextes dont les persécuteurs de Pierre III bercèrent la crédulité populaire.

Dans le manifeste du 28 Juin, ce Prince est accusé *d'avoir ébranlé les fondemens de la religion grecque orthodoxe, & donné lieu de craindre qu'une religion étrangère ne fût introduite à sa place.* Le fanatisme le plus exalté auroit pu seul dicter cette inculpation. Pierre avoit été tolérant; il autorisa une chapelle luthérienne à Oranienbaum, à l'usage de ses troupes allemandes: on ne prétend pas assurément qu'il auroit dû forcer ses soldats de Holstein à suivre, comme lui, les rites & le service de l'Eglise grecque. Sa tolérance étoit le fruit de l'exemple de tous les Princes sages de son temps, & des progrès de la raison. Lorsque Joseph II a donné la liberté du culte aux communions protestantes de ses Etats, aucune de ses proches ne s'est avisé de lui disputer l'Empire, sous prétexte qu'il ébranloit

la foi dominante. Cette foi n'a aucun rapport avec la sécularisation des monastères, ni avec la diminution du nombre d'images, auxquelles le bas peuple adresse son culte & ses intercessions. Ce sont là des réformes de discipline religieuse, non des atteintes aux dogmes de la religion. Et quand celle-ci auroit eu à se plaindre de *Pierre*, est-ce le nom de cette doctrine divine qu'il falloit invoquer contre le Souverain ? Est-ce pour l'intérêt du Dieu de paix & de justice qu'on peut détrôner, emprisonner, mettre à mort le Chef légitime de l'Etat ? Est-ce enfin la tolérante Catherine qui se rendoit l'interprète & le vengeur des ressentimens de quelques zélateurs, & qui sacrifioit au fanatisme populaire les devoirs du sang & du trône ?

Le second grief allégué dans le manifeste, n'est pas moins dérisoire. On y prétend que *la gloire de la Russie a été comme foulée aux pieds par la paix*

dernièrement conclue avec son plus grand ennemi. Ni le Gouvernement, ni la Nation Russe n'avoient la moindre raison de regarder le Roi de Prusse comme *leur plus grand ennemi*: les deux Puissances ne se disputoient rien; la rancune personnelle d'Elisabeth, & les artifices d'un Ministre pervers, justement châtié, avoient occasionné la guerre; la gloire étoit de la terminer, plutôt que de s'obstiner à répandre le sang & les trésors de l'Etat, pour des intérêts qui lui étoient absolument étrangers. Quand ces vérités n'auroient pas été palpables d'elles-mêmes, Catherine les eût mises en évidence, par sa conduite subséquente avec ce même Prince, qu'on titroit *de plus grand ennemi de la Russie.*

On voit donc que ces reproches ne sont que des défaites de gens fâchés de rester sans excuses légitimes: aucun Souverain ne seroit assuré vingt-quatre heures de sa couronne, si elle dépen-

doit d'accusations de cette espèce. Il est vrai qu'à ces frivoles délations, des rumeurs suscitées en ajoutèrent de plus sérieuses, spécialement celle d'un dessein formé par l'Empereur contre la liberté de Catherine & de son fils; mais d'abord, si ce dessein & d'autres semblables avoient existé, pourquoi ne les exposa-t-on pas dans ce manifeste accusateur? Pourquoi ne pas justifier des mesures si violentes par des plaintes si légitimes? Pourquoi recourir au danger de l'orthodoxie, & à la paix avec la Prusse, lorsqu'on pouvoit gagner les cœurs, en dévoilant une conspiration contre la compagne & l'héritier du trône? Si, à l'instant de décider les esprits, on garda le silence sur ces chimériques attentats, n'est-il pas vraisemblable qu'ils furent imaginés après coup, afin de calmer le cri public?

Plusieurs faits notoires détruisent d'ailleurs ces affirmations, dont on n'a jamais produit aucune preuve receva-

ble. Il est connu qu'à la veille de partir pour le Holstein, Pierre avoit nommé l'Impératrice Régente en son absence. Qui pourra croire qu'il livroit ainsi le Gouvernement de sa Capitale & de son Empire à une Princesse dont il méditoit la détention? Il seroit oiseux de s'étendre sur des idées tellement inconciliables.

Mais, a-t-on dit, Pierre faisoit construire dans la Forteresse de Schlussembourg un appartement qui paroïssoit destiné à une personne illustre, & cette personne ne pouvoit être que l'Impératrice. Le fait de la construction est certain; l'induction qu'on en tire est erronée. Il existe une anecdote qui explique cet incident mystérieux. Le savant & exact *Busching*, à son retour de Russie, en a publié le secret; il le tenoit du Général *Korff*, qui avoit suivi Pierre III à Schlussembourg (1). Des

(1) *Magazine historique*, tom. VI. Vie d'Iwan III.

informations particulières nous ont confirmé la vérité de ce récit, en y ajoutant quelques circonstances, & tel que nous allons le transcrire.

Au mois de Mars 1762, Pierre III, accompagné du Général *Korff* & de M. *Goudowitz*, se rendit *incognito* à *Schlussembourg*, où *Elisabeth*, en 1756, avoit fait transférer l'infortuné Prince Iwan, appelé au trône par sa tante l'Impératrice Anne, Duchesse de Courlande; Empereur au berceau, en 1740, déposé par *Elisabeth* en 1741, enfermé, & enfin poignardé en 1764. Pierre fut attendri à la vue du traitement qu'éprouvoit le prisonnier: une chambre voûtée de vingt pieds carrés, formoit son habitation; un méchant lit, quelques chaises & une table étoient tous ses meubles. A peine la lumière perceoit dans ce lugubre séjour. Insensiblement, on avoit retranché au Prince la plupart des douceurs dont il jouissoit, avant les premières années de sa capti-

tivité. Dans la conversation avec l'Empereur, il s'emporta contre le Grand-Duc & la Grande-Duchesse, en les nommant usurpateurs de la couronne. „ Je „ la reprendrai, ajouta-t-il, & je les „ ferai décapiter tous deux. „ Pierre, moins ému de ce discours que de l'état déplorable du Prince, dont la raison n'étoit pas libre, & qui portoit tous les caractères de l'imbécilité, l'assura que le Grand-Duc ne lui vouloit aucun mal, & qu'il seroit touché de sa situation, s'il en avoit connoissance. „ Je l'approche souvent, ajouta-t-il, & „ si vous desirez quelques adoucissements, je me charge de les obtenir. „ Le Prince, poussant un soupir, répondit: „ Qu'un jour, on lui avoit permis „ de descendre dans la cour intérieure „ de la Forteresse, qu'il avoit vu le „ ciel & respiré l'air; c'est la plus ravissante jouissance, continua-t-il, que „ j'aie ressentie; & si le Grand-Duc „ n'est pas mon ennemi, dites-lui, je „ vous

„vous prie de me l'accorder sou-
„vent. „ Pierre ne put retenir ses lar-
mes, &, dès ce moment, forma le
projet de remettre Iwan en liberté:
c'étoit aussi l'avis du Prince *Geoges de*
Holstein, oncle de l'Empereur; mais
l'aliénation du prisonnier ayant été
constatée, Pierre résolut de lui faire
bâtir une maison commode dans la
Forteresse, avec une terrasse, sur la-
quelle il pût se promener chaque jour.
Pendant qu'on construisoit cet édifice,
on transféra *Iwan* à Kexholm, à l'au-
tre extrémité du lac Ladoga. Trois se-
maines après, l'Empereur fut détrôné,
& s'il le fut par la crainte réelle qu'in-
spira à ses ennemis le nouveau bâti-
ment de Schlusselfbourg, il périt vic-
time de sa généreuse humanité.

Iwan ne lui survécut que deux ans:
une nouvelle tragédie mystérieuse mit
fin, le 5 juillet 1764, aux alarmes que
pouvoit inspirer ce Prince dans les fers.
Personne n'ignore comment il fut assas-

finé par ses propres gardes, & qu'après ce forfait, néanmoins, Pétersbourg ne vit couler sur l'échaffaud, que le sang du Lieutenant *Mirovitsh*, accusé d'avoir voulu défendre les jours d'un petit neveu de Pierre-le-Grand.

Cat- Tels furent les auspices sous lesquels
heri- commença le gouvernement de la nou-
ne II. velle Impératrice. Les circonstances de son élévation déterminèrent son élan vers la gloire. Elle sentit qu'il falloit occuper les Russes d'eux-mêmes, fixer leur attention sur des entreprises & des conquêtes, & dominer hors de chez soi, prour affermir sa propre domination.

Nous avons rappelé que le détrônement de Pierre, & le Manifeste de l'Impératrice furent uniquement fondés sur les plans de l'Empereur, & sur ses liaisons avec la Prusse. Eh bien, ces plans condamnés, & vraiment patriotiques, ont tous été exécutés par Catherine II; ils ont même valu à cette Princesse la plus

solide partie de sa gloire D'un autre côté, sur la cendre encore chaude de l'Empereur, on jeta la base d'une liaison intime avec le Roi de Prusse, déclaré auparavant *l'ennemi naturel de la Russie.*

Incertaine du parti que prendroit Frédéric-le Grand, craignant même qu'il ne se servît contre elle du corps d'armée qui, sous les ordres de M. de *Czernichef*, s'étoit réuni aux Prussiens, elle se hâta de rappeler ses troupes; mais elles restèrent inactives, & dès que l'Impératrice eut affermi son gouvernement, elle embrassa la politique de *Pierre III*, se rapprocha de la Prusse, & bientôt s'y attacha par une alliance défensive.

Pierre l'avoit fait par sentiment, & par un instinct droit. Catherine II le fit pour préparer des entreprises conformes à son génie, à sa position, à l'ambition des favoris qui l'entouroient. Dans le dessein de dicter la loi à ses voisins, il importoit de ménager la Puissance qui pouvoit les secourir. Le Danemarck

alloit être gagné, la Suède étoit gouvernée par une faction vendue à la Russie, la Pologne subjuguée dans l'acte le plus solennel de la souveraineté, dans l'élection d'un Roi; enfin la Courlande n'existoit déjà plus que pour les fantaisies du Conseil de Pétersbourg.

Def- Ce Duché de Courlande & de Semi-
 potif-galle, fertile en grains, riche en mu-
 me nitions navales, peuplé de quinze cent
 Russie mille habitans, gouverné par une no-
 en bleffe belliqueuse, possédant deux ports
 Cour- avantageux sur la Baltique, forme, par
 lande. sa situation, une barr ère intéressante
 entre les nouveaux domaines de l'Em-
 pire Russe, la Prusse & la Pologne. De-
 puis que les Suédois ont perdu la Livo-
 nie, en temps de guerre, la Courlande
 devient nécessaire à leurs approvision-
 nemens. Ces rapports, on le sent, ren-
 dent le voisinage de Pétersbourg bien
 dangereux à la Courlande, en la ren-
 dant, au besoin, puissamment utile à la
 Russie. Aussi, depuis cinquante ans,

l'a-t-on traitée comme une province Moscovite; mais les avanies ont été surtout multipliées, & le joug appesanti, depuis le règne de Catherine II.

Lorsqu'elle saisit les rênes du gouvernement, le Prince *Charles de Saxe*, second fils d'*Auguste III*, possédoit la Courlande. Il avoit en sa faveur le choix libre des Etats, l'hommage libre de la noblesse, l'investiture solennelle du Roi & de la république de Pologne, dont la Courlande est feudataire. Installé en 1759, & reconnu par toutes les Puissances, il réunissoit tous les titres de légitimité.

Une pareille possession n'empêcha pas, en 1762, l'Impératrice de Russie de mettre le scellé sur les biens du domaine de la Courlande, & d'y faire des actes positifs de souveraineté. Il lui falloit un grand Duc de sa création, & à ses ordres. A qui donna-t-elle la préférence? -- A cet *Ernest Jean Biren*, (*Bühren*) déclaré criminel au premier chef par *Elisabeth*, relégué en Sibérie,

mort civilement, & jugé tel par un décret des Etats de Courlande. Quoique rappelé, il est vrai, depuis la mort d'*Elisabeth*, sa dégradation ne permettoit plus de le rappeler à une Souveraineté élective qui, même dans l'origine, n'avoit jamais été légale; car *Biren* s'étoit soustrait à l'hommage personnel dû à la république de Pologne, & sans lequel son investiture devenoit caduque.

Si, d'ailleurs, les prétentions de *Biren* étoient soutenables, il n'en existoit qu'un seul juge compétent, le suzerain: c'étoit à la Pologne à décider de la réclamation de son vassal; Auguste III eut la modération d'offrir cet examen à l'Impératrice.

Au lieu de négocier, cette Souveraine força les volontés des Courlandois, de leur Duc légitime, de la Pologne, seigneur suprême du fief. D'abord, des émissaires tentèrent de corrompre la fidélité de la noblesse, & de la soulever contre le Duc *Charles*. Ces premiers ressorts ayant échoué, on en vint à des

outrages inouïs. Le Duc étoit à Mittau; on l'en expulsa. Les plus criantes indignités précédèrent cette violation du droit des gens, du droit des Souverains, de toutes les bienféances. *M. de Simolin*, Courlandois de naissance, & alors Ministre des violences de la Russie à Mittau, forma le plan d'affamer le Prince *Charles*, & l'exécuta. Il commença par ordonner de saisir de force, & de séquestrer les revenus domaniaux: ensuite on s'empara des archives; enfin une garde Russe ferma les magasins de bois, de paille & d'avoine, les rivières, la brasserie, les caves, les greniers, les fontaines, & jusqu'à la basse-cour de son Altesse Royale. Cette exécution d'un genre neuf fut suivie d'attentats non moins étranges: on vit *Biren* introduit dans Mittau, & installé par les soldats de *M. de Simolin*. Cet agent de la Czarine traita les Magistrats de Mittau, les Etats, les Députés du Roi de Pologne, comme ses valets. Cependant le Prince *Charles*

ayant persisté à rester en Courlande, le Comte de *Brown*, gouverneur de la Livonie, lui signifia qu'il eût à *vider le pays*; car telle étoit la volonté de l'Impératrice: cet ordre impérieux eut son effet malgré la résistance ultérieure du Duc légitime; & voilà comment fut traité, dans ses propres Etats, en présence d'une nation indépendante, un Prince, fils & vassal du Roi de Pologne, allié de la Russie (1).

Cette première usurpation sur la liberté de la Courlande & sur les droits de la Pologne, a été suivie de l'asservissement complet du Duché. Dix mille Russes, en forçant les Polonois à recevoir un Roi choisi à Pétersbourg, les forcèrent en même temps à assurer l'investiture de la Courlande au fils d'*Ernest Jean Biren*. On n'a permis à ce nouveau Duc, *Pierre*, de conserver sa dignité

(1) Voyez le Mémoire sur les affaires de Courlande, signé d'Auguste III, le 10 Février 1763.

qu'en fléchissant sous les ordres, & en se prêtant aux extorsions des favoris de l'Impératrice: les premiers emplois de la Courlande ont été livrés à leurs protégés, & toutes les réclamations étouffées; on a écarté ceux qu'on ne pouvoit séduire; on a séduit ceux dont une apparence de vertu faisoit craindre l'opposition. Parmi ces derniers, se trouvoit le Chambellan de *Howen*, considéré par sa capacité & par son courage. Ayant défendu, à Varsovie, les droits de sa Patrie contre le despotisme des Russes, il fut enlevé & envoyé en Sibérie. Devant alors opter entre le sacrifice de son patriotisme & celui de sa liberté, on l'a vu prendre la chaîne commune, gouverner la Courlande au nom de l'Impératrice, & parvenir à la dignité de grand Bourgrave. Son prédécesseur en autorité, le Maréchal *Klopman* s'étoit piqué de la même condescendance. Sous l'influence de ces instrumens de l'Impératrice, l'autorité du Duc a été anéan-

tie de fait; les suffrages des Etats ont été publiquement achetés; les vexations de tout genre, les aliénations, les brigandages politiques, légalisés. A la voix du Ministre Russe à Mittau, la Courlande resserre ses limites, laisse enlever ses propres sujets, réclamés comme sujets Russes, subordonne sa politique extérieure aux décrets du Conseil de l'Impératrice. Plus d'une fois, le Duc, réduit au titre de sa principauté, s'est vu forcé d'en acheter la conservation. Toute plainte de sa part étoit suivie d'une menace, & la menace d'une extorsion. Lorsque, fatigué d'une tutelle aussi dispendieuse, il a cherché des protecteurs moins exigeans, l'Impératrice l'a traité en rebelle. La prudence lui a suggéré une espèce d'évasion. Nous l'avons vu se réfugier à Berlin, y mettre une partie de ses trésors en sûreté, & méditer un projet d'abdication.

Au premier indice de cette intention, qu'on croyoit regarder l'un des Princes

de *Virtemberg*, attachés au service de Prusse, l'Impératrice fulmina un monitoire aux Etats de Courlande, en les menaçant de son indignation, s'ils concouroient à ce dessein. Ainsi, après avoir dépouillé le Duc régnant de son autorité, elle l'obligeoit à en garder le simulacre; elle défendoit à la Courlande d'user de son droit souverain de choisir un successeur au chef de l'Etat; elle faisoit, en un mot, ce que le Suzerain seul auroit pu se permettre: ainsi la Russie déclaroit à l'Europe entière qu'elle se libéroit du respect que les Souverains doivent à leur indépendance mutuelle; que ses conventions effaçoient tous les droits qui font la base de la société, & qu'elle s'arrogeoit la dictature des Etats que le destin avoit placés dans son voisinage.

La Courlande insensible, ou plutôt assoupie par la crainte & la corruption, a souffert ce dernier outrage; mais le Duc est retourné à Mittau: les conjonctures actuelles favoriseroient les ames

nobles qu'indigne la honteuse dépendance de leur patrie: il n'est pas douteux qu'aujourd'hui la cour de Berlin n'apperçoive le danger de cette influence Moscovite sur la Courlande, & propagée jusqu'aux frontières de la Prusse; il n'est pas douteux que la Pologne, sortie enfin de sa déplorable oppression, n'ait intérêt à affranchir la Courlande, & à reprendre sur elle l'exercice de droits légitimes qu'elle n'a ni perdus ni aliénés.

Ufur- A peine l'Impératrice eut-elle détrô-
pati- né un Souverain en Courlande, qu'elle
onde entreprit d'en couronner un autre en
laPo- Pologne. Il est à croire qu'à la mort
d'Auguste III, le cabinet de Pétersbourg,
malgré l'activité & la prévoyance de son
ambition, n'embrassa pas d'un seul coup-
d'œil la multitude d'attentats qui, suc-
cessivement, ont été développés contre
la République. On vouloit seulement la
réduire à l'inertie de la Suède, y exer-
cer une influence décisive, y former des
factious, les opposer mutuellement, &

faciliter cette ligue du Nord, ouvrage du Comte *Danin*, qui auroit assuré à la Russie la suprématie de toutes les contrées qui l'entourent.

L'exécution de ce projet exigeoit la concurrence du Roi de Prusse. Il importoit à ce Monarque de détacher les Russes des intérêts de la cour de Vienne; il étoit ennemi de la maison de Saxe & de ses prétentions à la couronne de Pologne: depuis la paix, il avoit habilement ménagé l'Impératrice; & sûr du Comte *Danin*, il négocioit un traité à Pétersbourg. Pour contrebalancer la résistance des Saxons, des Autrichiens & des François, Catherine, décidée à envahir le gouvernement de Pologne, lia le Roi de Prusse à ses desseins. Au mois de janvier 1764, une alliance défensive fut signée entre les deux Puissances. Frédéric II nous apprend lui-même qu'elles s'engagèrent à ne pas souffrir que la royauté devînt héréditaire en Pologne, à y nommer un Piast, & spé-

cialement *Stanislas Doniatowski*, Stolnik de Lithuanie; enfin à protéger les Dissidens, c'est à dire, à les armer contre la République.

Ce plan appartenoit à la cour de Pétersbourg; elle seule devoit en profiter: le Roi de Prusse n'y avoit qu'un intérêt indirect, celui de favoriser les vues d'une Puissance dont il recherchoit l'amitié.

L'histoire ne peindra jamais avec trop d'énergie, l'exécution & les horribles suites de cette entreprise: elles feront la honte de notre siècle; & il seroit au dessus des forces de la politique la moins scrupuleuse, de préméditer jamais un système d'injustices & de violences, tel que celui dont la Pologne a offert le tableau dix années consécutives. Qu'on écarte les inculpations outrées & les exagérations de la douleur; il restera une chaîne d'événemens prouvés par la notoriété publique, par les actes officiels & authentiques, enfin par

les témoignages de certitude les moins suspects.

Exclure de la couronne tout Candidat étranger, dans un pays où elle est élective, c'étoit déjà une atteinte criante à l'indépendance d'une nation libre. A elle seule appartenoit le droit d'une pareille décision: les Russes ne la prononcèrent pas moins, & de leur seule autorité.

Un Prince étranger, capable par sa puissance personnelle de défendre celle de la République, ne pouvoit convenir à ceux qui méditoient de l'asservir.

Il falloit à l'Impératrice un Roi de Pologne, qui lui dût son élévation, non aux suffrages libres de ses compatriotes. Un *Radziwill*, un *Potocki*, tout Magnat, puissant par son crédit & par sa fortune, n'auroit jamais consenti à sacrifier sa patrie & sa grandeur personnelle à un fantôme de royauté, ni à devenir l'esclave d'une puissance étrangère.

Il falloit à l'Impératrice un Roi de

Pologne, en quelque sorte isolé, d'un caractère doux & flexible. sans relation avec une autre cour de l'Europe; par son élévation peu naturelle, en butte à la jalousie de la nation; par l'irrégularité de son élection, forcé à craindre de nombreux ennemis, & à rester dans la dépendance des protecteurs qui le plaçoient sur le trône.

Toutes ces conditions se rencontroient dans *Stanislas* III, Seigneur instruit, né avec les vertus, avec les qualités intéressantes qui font aimer un particulier; mais il étoit peu riche: sa jeunesse, ses liaisons avec la cour de Pétersbourg, la faveur distinguée dont l'Impératrice l'avoit honoré antérieurement, l'écartoient d'une dignité sujette à tant d'ombrages. On n'ignoroit pas que jamais les suffrages ne se porteroient vers lui, & il étoit triste de ne devoir son succès qu'à l'empire d'une violence contre les Electeurs. Sans doute, ce Prince se flatta de ramener les esprits avec le temps; mais les Russes,
plus

plus politiques, firent tout ce qui étoit nécessaire pour les aliéner à jamais.

A l'approche de la diète de convocation, dix mille Moscovites entrent en Pologne, & bientôt à Varsovie, tandis que les troupes Prussiennes menacent la République sur les frontières. Les Diétines se remplissent de soldats qui font élire militairement des Nonces dévoués à la Russie. Bientôt la capitale est entourée de Cosaques: ces brigands étrangers investissent la salle des Etats; ils forcent la chambre des Nonces; l'un de ces Représentans nationaux est attaqué, le sabre à la main, dans ce sanctuaire de la Souveraineté, en présence du Maréchal de la Diète, qui, révolté de cet outrage, quitte l'assemblée, & emporte le bâton de Présidence. Sa retraite est suivie d'un grand nombre de Sénateurs, personnages les plus illustres de l'Etat, du grand Général de la Couronne, de quelques Ministres & des Nonces patriotes. Tous protestent contre

E

ces violations du droit des gens & de la liberté publique: ils se retirent dans les Provinces; les Russes les poursuivent, laissent ceux qui ont résisté, confisquent les biens des fugitifs, les dépouillent de leurs charges, & déclarent le Prince *Radziwill* ennemi de la Patrie. A ces sentences despotiques, succèdent des innovations perfides dans la Constitution. On met les quatre Régimens des Gardes entre les mains du Roi, & le premier usage qu'ils font de leur vocation, est de s'unir aux troupes Russes qui environnent la Diète d'élection. Enfin cette tumultueuse assemblée cède à la terreur: le Roi est élu, couronné; ses adversaires, ou s'exilent, ou se soumettent; et à peine le triomphe de la Russie est-il complet, qu'elle se prépare à en abuser.

Sans doute, dans chaque interrègne, les recommandations, les négociations, le crédit, quelquefois même des troubles occasionnés par l'esprit

de parti, favorisèrent l'un ou l'autre des Candidats à la Couronne; mais il étoit nouveau qu'en pleine paix. une force étrangère eût aussi créé un Roi au milieu de ses égaux, de ses nominateurs légitimes, d'une Nation souveraine, & maîtrisée dans son choix. Très-faussement *Voltaire* & d'autres flatteurs de *Catherine II* ont justifié cette usurpation, en la faisant regarder comme un usage constant en Pologne. Toutes les élections auxquelles il n'intervint aucune troupe étrangère, furent aussi paisibles que peut l'être l'assemblée nombreuse d'une Nation indépendante & passionnée: des tumultes passagers ne sont pas des guerres civiles. Ainsi furent élus Henri de Valois, Ladislas IV, Casimir, Wiesznowiecki & Sobieski. Dans les schismes, soit doubles élections, comme celles d'Etienne Battori & de Maximilien l'Empereur, de Sigismond III & de Maximilien l'Archiduc, ce fut toujours une faction Po-

lonoise qui fit la loi ; l'indépendance de la République resta intacte, & il n'entra jamais de troupes pendant l'élection: nul compétiteur au Trône n'osoit forcer sa nomination les armes à la main; il se contentoit de la soutenir. Il est vrai que depuis, *Charles XII* détrôna & fit un Roi de Pologne à l'aide d'une armée; Mais *Auguste II* avoit provoqué le ressentiment de l'*Alexandre du Nord*; il étoit l'actif allié du Czar; il perdit la couronne par le sort de la guerre, châtiment de son imprudence à attirer sur la République, la vengeance d'un Roi dont il s'étoit déclaré l'ennemi.

La Russie a donc fourni le premier exemple de cette invasion armée, sans provocation. Elle ne se contenta point de protéger une élection librement faite; elle força chacun des actes préliminaires de cette solennité, & préludoit ainsi à enchaîner par la terreur même, les Diètes ordinaires, & à dispo-

ser à l'avenir de toutes les délibérations. Le but secret de ces scènes préparatoires n'échappa nullement aux Puissances étrangères; les Ambassadeurs de plusieurs d'entre elles, anciennes alliées de la République, se retirèrent, & cessèrent de considérer en Nation indépendante, un Etat subjugué par le protectorat militaire de l'Impératrice.

Il existoit en Pologne des Grecs non unis, & des Dissidens, Luthériens & Calvinistes. Successivement, leur diminution, l'empire de la religion dominante, le retour de leurs principales familles au Catholicisme, les avoient fait exclure, sous les Rois Saxons, des charges & dignités d'Etat, auxquelles ils n'eurent jamais de droit bien légalement reconnu.

L'esprit de la République, de tous les Etats de l'Europe le moins persécuteur, même à l'époque des tragédies de l'intolérance, laissoit jouir ces Dissidens d'infiniment plus de repos qu'on ne leur

en accorde en d'autres pays, où l'on se pique de philosophie. A l'instant où la Russie les souleva, ils jouissoient de deux cents églises et de la liberté du culte dans leurs maisons; ils possédoient des Starosties, des Régimens, des grades militaires: en 1765, la plupart des Capitaines & des Officiers inférieurs appartenoient à ces Non-Conformistes. De droit & de fait, leur situation étoit donc beaucoup plus douce que celle des religions tolérées en Angleterre, en Hollande, en France, en Russie même. Les dignités politiques, il est vrai, étoient réservées à la Religion dominante; mais toutes participoient aux autres privilèges de la liberté civile. Quelques vexations particulières, quelques abus pouvoient nécessiter des plaintes; la République a prouvé qu'elle les eût écoutées.

De ces griefs sur lesquels personne n'élevoit la voix, la Russie en forme les matériaux d'un incendie. Elle appelle ces Dissidens, elle excite leur mécon-

tentement. Le Staroste & le Général *Grabowski*, deux frères Diffidens, sont ouvertement gagnés, et chargés de manifester leurs prétentions: une déclaration de l'impératrice vient à leur appui. On réclame les traités de Velau & d'O-liva, dans lesquels la Russie ne fut ni partie contractante ni partie accédante. Elle ne s'enarroge pas moins l'autorité de garante, tandis que la Suède, à qui seule ce rôle appartenoit, garde le silence. Le traité de Moscow est aussi fallacieusement invoqué, ce traité n'ayant rien stipulé en faveur des Diffidens. Enfin la Diète de 1766 écoute leurs réclamations, adopte celles que la Justice, les lois, la tolérance raisonnable légitimement; elle rejette celles que réprouve l'ordre établi chez toutes les Nations, & en donnant à la liberté de conscience, à celle de culte, aux précautions conservatoires de cette liberté, une extension avouée par la sagesse & par l'intérêt public, elle laisse exister la barrière

par-tout existante entre la Religion dominante & les Religions tolérées; elle exclut les Sectateurs de celles-ci de l'admission aux dignités politiques.

Bien peu d'Etats sont encore aujourd'hui gouvernés par d'autres principes. De tous les Souverains, l'Impératrice étoit la moins fondée à en solliciter impérieusement la violation. Dans ses vastes Etats, on n'a jamais vu un Grec uni, un Calviniste, un Luthérien entrer dans les Conseils, exercer le Ministère, ni monter sur le trône. Si Pierre III eût tenté une pareille innovation, c'est alors que les Auteurs du manifeste apologétique du détronement de ce Souverain, eussent crié au danger, au renversement de l'orthodoxie, comme ils le firent en prétextant les intérêts pécuniaires de quelques Moines. Cette philosophique tolérance, pour la gloire de laquelle on embrasoit la Pologne, n'empêcha pas les Grecs schismatiques, conduits par des Russes, de saccager l'Ukraine Polonoise, en 1768

d'y égorger cent mille Latins ou Grecs unis, sans qu'aucun des Officiers Russes qui commandoient cette horde d'assassins, ait été recherché par l'Impératrice. Elle n'a pas empêché que, jusqu'à ce jour, on n'ait vu dans les Provinces Polonoises cédées à la Russie, ces mêmes Latins & Grecs unis, privés de leurs Eglises, pillés, opprimés impunément, sans que l'Impératrice ait jamais daigné remédier à ces excès.

Mais l'inconséquence & l'illégalité méritent à peine une observation, au milieu de la foule d'attentats exécutés en Pologne, sous la couleur de l'amour des Dissidens & de l'humanité. Le plan étoit formé de troubler la République, de protéger une faction, d'y entretenir une armée Russe permanente. La terrible politique du Cabinet de Pétersbourg s'étendoit dans l'avenir: l'égalité des Dissidens une fois consolidée, il pouvoit survenir un jour, qu'un Grec

schismatique briguât le trône, que la Russie l'y fit asseoir, & sa religion avec lui, & que la reconnoissance l'abaissât au rang de Vassal de la Czarine. D'ailleurs, une fois les troupes Russes cantonnées en Pologne, tout ce qui s'est exécuté devenoit praticable, & la discorde hardiment entretenue, les difficultés s'aplanissoient. On a trop peu remarqué l'habilité profonde avec laquelle le Ministère Russe intéressa la Religion Grecque aux projets médités contre la Pologne: cette attention assuroit l'influence de l'Impératrice dans les Provinces Méridionales & Orientales de la République, où les Grecs schismatiques sont nombreux. De là, une nouvelle facilité de disposer les entreprises futures contre les Othomans.

Les résolutions modérées de la Diète de 1766, furent reçues à Pétersbourg comme des actes de rebellion. De ce moment, le Prince *Repnin*, Ambassa-

deur de l'Impératrice à Varsovie, se constitua Vice-Roi de Pologne. Il arma les Diffidens sous le drapeau d'une confédération, & on les vit, soutenus d'un corps nombreux de troupes Russes, invoquer la participation à la Puissance publique, à l'instant où ils trahissoient l'Etat.

Cependant le projet de les défendre à force ouverte, les déclarations un peu équivoques du Roi de Prusse, & les hauteurs du Prince *Repnin*, ne parurent pas suffisantes à la prompte exécution de ces grands desseins. Le Roi de Pologne, sa famille, son parti, murmuroient de l'humiliante tutelle sous laquelle ils étoient obligés de fléchir: pour redonner quelque énergie aux Assemblées Nationales, ils avoient fait abolir le *Liberum veto*, & quelques réglemens sages allarmèrent les protecteurs sur la docilité des protégés.

En conséquence, le Dictateur Mos-

covite, titré modestement d'Ambassadeur, substitua un moment l'artifice à la violence. Il opposa au Roi de Pologne élu par l'Impératrice, ces mêmes Patriotes opprimés, pillés, exilés, en vertu de leur résistance à l'élection. Alternativement soutenues, ces deux factions remises en guerre, promettoient une victoire tranquille & sûre à leurs instigateurs. Aussi-tôt les protestations amicales succèdent aux menaces, & la persuasion à la terreur: d'adroits émissaires serpentent dans les conciliabules: on couvre le piège de promesses & d'espérances. D'une part, on soulève les Diffidens; de l'autre, on promet aux Catholiques de contenir ces Sectaires. En 1765, on exigeoit leur entrée au Sénat, au ministère, à la diète; en 1767, on feint d'abandonner cette demande; on se renferme dans les généralités. Une nouvelle déclaration de l'Impératrice, & une missive explicative du Comte *Panin*

n'annoncent que des expressions conciliatoires, que des ménagemens adroits, que du respect pour l'indépendance de la République; c'est l'olivier à la main que le prince *Repnin* prépare le poison.

Il circule dans les classes de Citoyens les plus indignées, les plus défiantes. L'Ambassadeur Russe forme, en 1767, cette funeste confédération de Radom, à laquelle il rallie les mécontents; on engage des Catholiques, des Magnats, en assurant à chacun qu'on satisfera à ses passions, qu'on redressera ses griefs: on va même, c'est un fait authentique, jusqu'à promettre à quelques-uns d'entre eux *de détrôner le Roi!*

Aveuglé partant d'artifices, le prince *Charles de Radziwill*, le plus ardent des antagonistes de la Russie, proscrit, errant, dépouillé depuis le nouveau règne, devient la colonne de cette mystérieuse confédération: le prince *Repnin* le comble de prévenances; il

l'attire à Radom, il le nomme Maréchal de l'association; mais ce retour du Prince fut le commencement de sa captivité: le colonel Russe & *Igestrom* l'entoure de ses satellites, qu'il appeloit *une escorte*, le garde à vue, pénètre insolemment dans toutes ses conférences, & écarte de son hôtel les personnes suspectes à la Russie.

La confédération elle-même ne tarde pas à devenir prisonnière comme son Maréchal. Radom est inondé de fusiliers & de cavaliers Russes: leur commandant, le colonel *Karr*, investit tous les quartiers, pointe des canons contre l'Assemblée générale & contre les conventicules séparés. Dans cette position, le prince *Repnin* ordonne la convocation d'une Diète extraordinaire à Varsovie, représente les demandes des Dissidens, & mêlant la dérision à la violence, il exige l'envoi d'une Ambassade qui remercie l'Impératrice de *ses soins paternels*. Vainement ces procé-

dés ouvrent les yeux des confédérés enlacés de toutes parts: le plus grand nombre veut se retirer; toutes les issues étoient gardées, chacun est forcé de dévorer son indignation.

Enfin la Diète, cette mémorable Diète, s'ouvre au mois d'octobre 1767. Qu'on se peigne les dispositions d'une assemblée précédée d'une semblable oppression: par-tout les baïonnettes Russes avoient présidé aux Diétines d'élection; le grand Echançon de la couronne avoit été enlevé par les ordres du prince *Repnin*, & transféré à Polona: la République entière offroit le spectacle d'un peuple conquis, & tyrannisé par ses conquérans.

La veille de l'ouverture de la Diète, l'un des Conseillers de la confédération, assez courageux pour élever la voix, est arraché de sa voiture, au milieu de la rue, & chassé de la capitale. L'Assemblée législative est bloquée au-dedans & au-dehors. Les descendans de ces Po-

lonois, jadis si redoutables aux Moscovites, se voient assiégés dans la salle de leurs délibérations; la soldatesque Russe, des batteries de canons servoient d'organes à ces étranges pacificateurs de la République. C'est au milieu de cet appareil que les législateurs sont invités à recevoir & à sanctionner les ordres du général Russe, qualifié de Plénipotentiaire.

Entre ces décrets du prince *Repnin*, presque tous destructifs des lois, il en existoit un décisif de la servitude des Polonois. La Russie exigea qu'ils soumissent à sa garantie éternelle, *leurs lois, libertés, prérogatives, droits de chacun, la forme entière de gouvernement, & l'admission des Grecs Schismatiques, & Dissidens, aux dignités. (1).*

C'étoit effacer la Pologne du nombre des corps politiques, anéantir son indépendance

(1) Voyez la réponse explicative du Prince *Repnin*.

pendance dans sa racine. & comme le dirent ensuite les confédérés de Bar, avertir l'Univers que *la République étoit & ne cesseroit jamais d'être une province Moscovite.*

La consternation & le désespoir étoient dans tous les cœurs. Cependant, un homme digne de l'ancienne Rome, *Soltyk*, Evêque de Cracovie, ranime le courage de la Diète, parle avec autant de force que de raison & de dignité; son éloquence ébranle Sénateurs & Nonces; ils reprennent leur hardiesse, & l'opposition devient éclatante. Jamais l'Europe ne perdra la mémoire des attentats qui suivirent cet instant. La nuit suivante, le colonel *Igestrom* force l'hôtel du Maréchal de la couronne, ministre de la République, & dont la demeure étoit un asyle sacré. Les satellites du prince *Repnin* en arrachent l'Evêque de Cracovie. Il est livré à une troupe de Cosaques. L'Evêque de Kiovie, le Palatin

de Cracovie *Rezewuski* & son fils, sont enlevés de leur lit, traînés captifs en Sibérie, sans obtenir les soins de leurs domestiques. Pour prévenir toute vengeance, les Russes traitent Varsovie en ville prise d'assaut: personne ne peut y entrer ni en sortir; la Vistule est barrée; on subjugué l'Assemblée Nationale par la famine & les canons. Ainsi furent extorqués tous les décrets de cette Diète garrottée; ainsi le prince *Repnin* pacifia la Pologne.

„ Tant d'actes de souveraineté, dit
„ le Roi de Prusse, qu'une puissance
„ étrangère exerçoit dans la Républi-
„ que, soulevèrent à la fin tous les
„ esprits (1). „ Une poignée de gentils-
hommes, rassemblés en Ukraine par le
désespoir, donnèrent le signal: la confé-
dération de Bar se forma, s'accrut, com-
battit contre la tyrannie sous laquelle

(1) Mémoires de 1763 jusqu'en 1775,
pag. 32.

expiroit la République. Malheureusement, cette résistance, qui de jour en jour devenoit plus universelle, ne fut appuyée d'aucune Cour étrangère, ou ne le fut que mollement, & par des voies très-insuffisantes. Elle fournit aux Russes l'occasion de consommer leur ouvrage. Pendant quelque temps, les succès furent balancés; mais la Confédération, abandonnée à elle-même, trop décousue dans ses plans & dans ses opérations, ne servit qu'à exercer la barbarie des commandans Russes. On en vit un, le colonel *Drewitz*, faire couper les mains de ses prisonniers, & les massacrer de sang-froid. Monastères, églises, âges, sexes, rien ne fut épargné; aucun asyle qui ne fut violé, aucun genre de férocité dont les Russes ne donnaissent le modèle: les terres, les meubles des confédérés, la Pologne entière, furent livrés au pillage; & sans distinction de rangs, comme sans res-

peût pour les lois de la guerre, un grand nombre de Gentilshommes prisonniers allèrent périr d'inanition en Sibérie.

Au milieu de ces horreurs, la Porte *Othomane* s'étoit déclarée, pour venger une violation de territoire, pour aider un ancien & utile allié, & pour prévenir que le torrent qui inondoit la Pologne, ne débordât sur ses possessions.

Con- Cette rupture, en occupant la Russie,
duite n'occupoit pas moins le Roi de Prusse
de la son allié, & la Cour de Vienne. Quant
Russie aux Etats du Nord, l'Impératrice les
avec avoit condamnés à l'immobilité; elle
le gouvernoit la Suède, sous le nom du
Dan-Sénat: le Danemarck obéissoit à ses
ne- Envoyés.
marck.

Elle pouvoit craindre, non sans raison, que ce dernier Royaume profitât de l'occurrence pour se former des liaisons capables de le soutenir, en cas que la longue & interminable querelle

touchant la possession du Duché de Sleswick, vînt à se renouveler. *Frédéric V* vivoit encore. L'Impératrice lui envoya le Conseiller privé de *Saldern*, Négociateur dont les manières & le despotisme étoient parfaitement analogues au caractère de sa Cour.

De Berlin, où il s'étoit fait moquer du Roi de Prusse, en lui intimant les volontés Moscovites, il alla déployer ses hauteurs à Copenhague, subjuguale Roi de Danemarck, chassa & créa à sa fantaisie des Ministres & des Généraux, & finit par proposer amicalement l'échange du Sleswick.

Frédéric V étant mort avant la conclusion de ce traité, M. de *Saldern* s'érigeant en Tuteur du nouveau Roi, le déterminà à voyager, malgré le vœu de ses Ministres & de la Nation. *Saldern* & son collègue *Philosophos* devinrent les arbitres des plans, des conseils, des décisions, de toutes les affaires pu-

bliques, même des actions privées du Roi de Danemarck. Dans leur dictature, ils s'élevoient au-dessus de tous les égards, & ils exerçoient leur despotisme avec offense. En 1767, ils avoient fait signer au Roi le traité provisoire de l'échange du Sleswick; leur influence impérieuse étoit devenue illimitée, lorsqu'elle fut subitement anéantie par la révolution qui porta au Ministère *Struensee* & le Comte de *Rantzaw*.

Le premier forma le plan d'un changement de politique, qui rendit au Danemarck son indépendance. Ne se laissant point imposer par les hauteurs des Envoyés Russes, il jugea l'instant favorable pour se délivrer de leurs commandemens. Voyant la Russie affoiblie par la guerre contre les Othomans, obligée de tenir la Pologne sous la garde de trente mille hommes, épuisée dans ses finances, & non sans crainte

de troubles intérieurs, il tenta de rapprocher le Danemarck de la Suède, de ne plus concourir à brouiller les affaires de ce dernier Royaume, & de fonder dans le Nord une Balance politique contre l'ambition de la Russie. Le destin de celle-ci l'emporta encore; les projets de l'infortuné *Struensée* périrent avec lui, & le Danemarck retomba sous le joug: de nouveau il se mit à la suite de la Russie, & contracta une alliance qui le forçoit d'intervenir un jour dans toutes les querelles de cette Puissance, c'est-à-dire, de la défendre toutes les fois qu'on résisteroit à ses entreprises sur la liberté du Nord. Contre la Pologne opprimée, contre la Porte en armes, l'Impératrice n'avoit donc à redouter que les négociations, ou plutôt les intrigues, sans secours réels, d'une Puissance du premier ordre, & la Cour de Vienne. En effet, celle-ci ne s'aveugloit pas sur l'ascen-

dant de la Russie. Les progrès rapides de ses manœuvres & de ses armes, alarmoient les Puissances éloignées, à plus forte raison celles de son voisinage: la maison d'Autriche sentoit le péril de voir approcher de ses frontières un Empire accoutumé à ne respecter celles de personne. Une fois la Porte Othomane écrasée, la Pologne subjuguée, le Danube franchi par les Russes, cet ouragan envelopperoit infailliblement la Hongrie & les provinces limitrophes. Le Roi de Prusse lui-même, quoiqu'allié de la Russie, craignoit qu'avec le temps, elle ne tentât de lui imposer des lois comme à la Pologne.

Dans ce danger commun, il se rapprocha de la Cour de Vienne; fait qui mérite la plus haute attention, dont *Frédéric II* a lui-même consacré la certitude, & qui doit servir de fanal au Nord & à l'Allemagne entière, dans les

conjonctures actuelles. Répétons donc que le plus grand génie qui ait occupé un trône, & l'un des hommes d'Etat les plus pénétrants (le Prince de *Kaunitz*), sentirent la nécessité de mettre fin aux tentatives ultérieures de la Russie; tentatives que nous l'avons vue reprendre & pousser sans interruption.

Le démembrement de la PologneParta-
résulta de ce choc d'intérêts & de né-ge de
gociations. Tout le blâme doit en re-la Po-
tomber sur la Puissance dont l'ambi-logne.
tion, allumant celle de ses voisins, les
força, sous peine d'une guerre géné-
rale, de souscrire à cette injustice qui
fera la honte de notre siècle. Nous di-
sons souscrire, car non-seulement les
prétentions & les violences de la Cour
de Pétersbourg ne laissoient plus le
choix des moyens propres à y mettre
un terme; mais ce fut l'Impératrice
elle-même qui, la première, consacra
ce partage scandaleux. Long-temps
l'opinion a varié à cet égard, mais *Fré-*

déric II lui a fourni une lumière dans cet ouvrage immortel, son dernier testament, où il a déposé le récit de ses fautes avec tant de candeur, & celui de ses exploits avec tant de modestie.

„ L'Impératrice de Russie, nous ap-
 „ prend ce grand homme, irritée de
 „ ce que d'autres troupes que les
 „ siennes osoient faire la loi en Polo-
 „ gne (1), dit au Prince *Henri* (2),
 „ que si la Cour de Vienne vouloit dé-
 „ membrer la Pologne, les autres voi-
 „ sins de ce Royaume étoient en droit
 „ d'en faire autant Le
 „ Comte de *Solms*, Envoyé de Prusse,
 „ fut chargé d'examiner si ces paroles
 „ échappées à l'Impératrice avoient

(1) Le Roi de Prusse fait ici allusion au séquestre que fit un détachement de troupes Autrichiennes de la Seigneurie Polonoise de *Zips*, sur laquelle la Cour de Vienne formoit des prétentions.

(2) Le Prince *Henri* de Prusse étoit alors à *Petersbourg*.

„ quelque solidité, ou si elles avoient
 „ été proférées dans un moment d’hu-
 „ meur & d’emportement passager. Le
 „ Comte *Pahin* sentoît de la répu-
 „ gnance à ce démembrement; mais
 „ l’Impératrice étoit flattée de l’idée
 „ qu’elle pourroit sans danger étendre
 „ les limites de son Empire. Ses favoris
 „ & quelques Ministres se rangèrent de
 „ son sentiment. On annonça au Roi
 „ de Prusse la résolution qui venoit
 „ d’être prise, comme un expédient
 „ qu’on avoit imaginé pour le dédom-
 „ mager des subsides qu’il avoit payés
 „ à la Russie. „

Cette convention léonine ne passa point néanmoins sans de grandes difficultés de la part des Russes. Ils ne vouloient se dessaisir ni de la Moldavie, ni de la Valachie, dont ils étoient maîtres: jamais la Cour de Vienne n’eût consentie à cette usurpation. Du côté du Roi de Prusse, tous les risques étoient pour lui, tout l’avantage pour

l'Impératrice. Les Ministres de cette Princesse s'épuisèrent en sinuosités & en lenteurs pour absorber seuls le gain de cette spoliation. Enfin, la fermeté de deux Cours co-partageantes fit céder cette inflexible avidité, & le traité fut conclu en Février 1772, dans une proportion moins inique d'iniquité commune.

Nous ne rappellerons ni le scandale de ce période de notre histoire, ni la violation de tous les droits sociaux, ni le mépris de toutes les remontrances, ni les affreuses menaces, ni les outrages de tout genre, à l'aide desquels on extorqua à la Diète de Pologne, la ratification de cet envahissement. L'Ambassadeur Russe joua le rôle principal dans cette scène; seul, il en conduisit le dénouement. On jugera du degré d'arrogance de ces oppresseurs diplomatiques, par une lettre de M. de *Saldern* au Comte *Oginfski*, Grand-Général de Lithuanie. Le 21 Juin 1771,

l'Envoyé Russe écrivit à ce Magnat, l'un des premiers personnages de l'E-tat: „ L'Ambassadeur vous répète les „ ordres de sa Souveraine, de vous „ rendre à Varsovie, si vous voulez jamais „ être digne de sa protection: si vous „ les méprisez, vous en sentirez les „ effets, sans que j'aie besoin de vous „ menacer. „

Durant ces violences sans exemple, des Emisaires Russes, des Gazetiers à gages, des Ecrivains flatteurs & flattés, représentoient les Polonois comme une troupe de fanatiques, de *rebelles*. Les manifestes mêmes de l'Impératrice étoient remplis de ces épithètes. Dans une lettre à Voltaire, elle appelle ces Confédérés que ses Généraux pilloient, massacroient, faisoient mourir de faim en Sibérie, *les Mutins de Pologne*. Voltaire s'extasioit sur ces exécutions philosophiques; il inventoit une langue d'adulation, il nommoit *Catherine II, l'Asire du Nord*; il étoit le

Prêtre de son Temple. Cent Auteurs pensionnés répétoient ces bassesses en Allemagne & à Paris.

Ses frontières tombées, ses domaines perdus, les citoyens égorgés ou fugitifs, il ne restoit plus à la République que de voir sceller l'anéantissement de son indépendance. On la força de remettre l'examen des projets de ses Conquérans à une Délégation présidée par un homme vénal & méprisé, dont les concussions inouïes viennent enfin d'être dénoncées à la Diète, à l'instant où elle a recouvré sa liberté. Deux actes distincts furent portés par les Puissances partageantes aux délibérations asservies de la République: le premier sanctionnoit le démembrement; le second fixoit une forme de Gouvernement pour la République. Malgré son affreuse situation, & les menaces faites à la Diète, cinquante-cinq Nonces seulement contre cinquante-quatre adlérèrent au partage: près de la moitié des

Représentans de l'Ordre équestre s'absentèrent ou furent écartés. Quant au plan de Constitution, il consacroit tous les défauts du Gouvernement de Pologne, y introduisoit des nouveautés pernicieuses, & enlevoit au Législateur même la faculté de corriger ses lois, Par la plus perfide de ces innovations, on réunit le pouvoir exécutif, l'interprétation des lois, & l'exercice presque entier de la Souveraineté dans un Conseil permanent. Cette seconde République, dont l'Administration duroit deux années, devoit prévaloir infailliblement sur le Souverain, assemblé six semaines seulement.

Cette formation facilitoit la domination étrangère; car il devenoit bien plus aisé de corrompre un corps peu nombreux, que des commissions exécutrices séparées, & qu'une assemblée comme la Diète. Aussi la Russie estima-t-elle essentiellement important d'opérer cette révolution, & la République

de s'y opposer. Le Roi lui-même & la pluralité des voix repoussèrent ces décrets insidieux, qualifiés de *reforme*. Il fallut un an d'efforts, de corruption, de menaces pour surmonter cette dernière résistance. Cependant elle reparut l'année suivante 1776, lorsqu'il fut proposé à la Diète d'achever & de consolider ce bouleversement. Au commencement de cette année. M. *Stanislas Potocki*, Nonce de Lublin, parlant à l'Assemblée régénératrice, qui vient de replacer la Pologne au rang des Puissances politiques, a caractérisé, en ces termes, cette Diète de 1776, ouvrage particulier de la Russie: „ Cette Diète „ viola les droits les plus sacrés de la „ Nation, lorsque tout Polonois, libre „ & indépendant, se vit repoussé comme „ esclave de ce sanctuaire de la liberté, „ qui, entouré d'armes, fut fermé aux „ plus vertueux Citoyens. „

On ne doit pas perdre de vue que l'acte du 15 Mars 1775, constitutif du
Conseil

Conseil permanent & de toutes les lois nouvelles, ne fut signé que du Ministre de Russie; ceux des deux autres Puissances ne l'ont jamais ratifié: or, leur concours & leur signature étoient une condition impérative, dictée par la République à la Délégation qu'on avoit chargée de traiter avec eux; mais la Russie ne s'arrêta point à cette nullité fondamentale.

Non seulement elle força de son commandement, & pour son avantage propre, l'accession de la Pologne à ce Traité; elle imposa de plus le joug de sa garantie éternelle à toutes les lois constitutives, civiles, fiscales, économiques, qu'elle faisoit proclamer à Varsovie, au bruit du tambour de ses soldats. Ce fut le dernier coup porté à la République expirante; ainsi, on l'effaça du nombre des Nations. Elle cessa, il est vrai, d'être saccagée par des protecteurs, & envahie par des auxiliaires;

mais l'Ambassadeur de Russie devint le Vice-roi de la Pologne; ses créatures remplirent le Conseil permanent; ses troupes firent de la République leur propre territoire: une suite de Diètes ferviles annoncèrent dans l'Etat cette léthargie qui suit les grands revers. Déjà l'Europe ne considéroit plus la Pologne qu'en qualité de vassale enchaînée de l'Impératrice, lorsque le jour de la justice est arrivé. Un frémissement secret annonçoit, depuis quelque temps, les dispositions des Polonois; le nouveau différend de la Cour de Pétersbourg avec la Porte Othomane, les fit éclater. La République s'indigna de voir ses Provinces Méridionales inondées de troupes Russes, surchargées de leurs magasins, infestées de leurs recruteurs qui enlevoient de force les payfans, traitées en un mot, comme auxiliaires de la Russie, & exposées à partager les maux de la guerre,

Si les Turcs vouloient se ressentir de cette violation de la neutralité. Dès que la Diète fut assemblée sous les liens d'une Confédération, un Souverain puissant lui adressa une Déclaration mémorable, qui servit de guide aux délibérations, & d'aiguillon à l'énergie nationale. Le résultat de ses efforts tiendra une place honorable dans l'Histoire du dix-huitième siècle.

Les évènements dont nous venons de Syf- parcourir la trace, ne sont que les pre- tème miers anneaux de la chaîne d'entrepri- Ori- ses dont la Russie menaçoit l'Europe: le ental système de cette Puissance embrassoit de la biend'autres invasions. La fidélité de la Russie: Porte-Othomane à remplir les engagements envers la Pologne, fit éclore ces desseins, médités depuis *Pierre le Grand*, & plus particulièrement conformes au caractère de l'Impératrice, comme aussi plus nécessaires à sa position.

En 1769, les troupes, à la poursuite

des Confédérés de Bar, ne respectèrent le territoire Othoman pas plus qu'elles n'avoient respecté celui de la Pologne. Elles pillèrent & dépeuplèrent la ville de Balta en Moldavie. A la demande d'une réparation, les Russes répliquèrent en répétant les mêmes violences sur divers lieux de la domination du Grand Seigneur, où les Polonois cherchoient un asile. C'étoit un outrage au droit des gens & aux traités. Celui de *Pruth* n'étoit pas moins contraire à la tyrannie militaire que les Russes exerçoient en Pologne (1). Ainsi, que la politique active & éclairée du Duc de *Choiseul* eût décidé la Porte à la vengeance, ou que d'elle-même cette

(1) „Aucunes troupes Moscovites ne
„pourront rester en Pologne sous quelque
„prétexte que ce soit, le Czar ne pourra
„se mêler en aucune manière du Gouver-
„nement de la Nation Polonoise, encore
„moins y faire rentrer ses troupes à l'avenir.
Traité du Pruth, art. 3. *Traité de Constantinople*, art. 1.

Puissance se fût soulevée contre l'infraction des traités de *Carlowitz*, de *Pruth*, & de *Constantinople*, sa déclaration de guerre reposoit sur la nécessité de défendre ses frontières. Ayant garanti à la République l'intégrité de ses possessions, elle étoit intéressée à en prévenir le démembrement. Eh! plutôt au Ciel que les autres Cours Européennes eussent autant de respect pour leurs engagements, & de fermeté à en maintenir l'observation!

La fortune, cependant, couronna l'injustice. Chez les Russes, l'audace & le courage matériel, mais inébranlable des soldats, compensèrent les fautes sans nombre de l'inexpérience & de l'inhabilité. Chez les Othomans, la valeur ne put suffire contre des changemens perpétuels de Commandans; contre les projets particuliers de quelques-uns d'entr'eux qui, plus d'une fois, firent manquer le plan général; contre l'insubordination, pire que la lâcheté;

contre la corruption, exercée dans le Divan même par les ennemis de l'Etat; contre la pusillanimité qui monta sur le Trône avec le successeur de *Mustapha III*.

En 1774, à la suite de revers humilians, la Porte signe le traité de *Kainardgick*, monument de sa foiblesse, indice de son impuissance, avant-coureur de ses désastres ultérieurs. La Russie y posa la base de nouvelles entreprises: c'étoit l'instrument avec lequel les yeux clair-voyans prévirent bien que l'Impératrice tenteroit de briser un jour le Sceptre qu'elle venoit d'avilir. Dès ce moment, l'Europe alarmée, s'exagérant encore, d'après l'enthousiasme vénal ou ignorant des prôneurs de l'Impératrice, les succès auxquels pouvoit prétendre cette Princesse triomphante, considéral' Empire Othoman comme à la veille de sa chute.

Cette opinion fut entretenue par la classe d'esprits médiocres, qui ont justement assez de talent pour lier des

effets connus à des causes systématiques, pour méconnoître absolument l'empire du hasard & des circonstances, pour confondre l'accidentel avec le nécessaire, & pour travailler d'imagination sur la politique.

Ceux, au contraire, à qui ces spéculations philosophiques n'en imposent nullement, voyoient la Russie non moins épuisée que ses ennemis. De l'aveu du Maréchal de *Munich*, la pénultième guerre avec les Turcs, coûta à l'Empire deux cent cinquante mille hommes. L'imagination est effrayée du nombre de soldats qu'il perdit en Pologne, en Tartarie, sur le Niester, sur le Danube & dans l'Archipel, depuis 1768 à 1774. *Pugatchef* massacra cent mille habitants; la peste en enleva huit cent mille: en 1771, quatre cent mille *Calmoucks*, horriblement traités sous la domination des Russes, désertèrent vers l'autre extrémité de l'Asie, & ces pertes se répètent, s'accroissent dans un désert,

dans un pays qui ne compte que vingt habitans par lieue quarrée, où tous les enrôlemens sont forcés, où l'on a levé un sujet sur 55. Quelques milliers de Grecs, enlevés de force, ou attirés par des promesses trompeuses, quelques Colonies étrangères, avortées presque à l'instant de leur formation, un ramas de vagabonds & d'aventuriers qui se jettent en Russie lorsqu'ils ont été chassés de partout, ne peuvent compenser une si effrayante dépopulation. Il est vrai que des Elsaïms de Calmoucks, de Cosaques, & de cent hordes plus barbares que leur nom, ne sont pas une dépense à regretter; mais, enfin, on ne peut les perdre & les avoir, ni produire des générations aussi aisément que des manifestes, ou des tables statistiques pour les gazettes. Il est vrai encore que les usurpations sur la Pologne, les conquêtes sur les Turcs, accroissent le dénombrement des esclaves de l'Empire; mais certes il n'appartient qu'à l'administration de la Russie, de dépeupler les domai-

nes propres de l'Etat, pour se remettre au niveau par des acquisitions sur ses voisins.

Les finances, le crédit public, la flotte, les magasins, tout participoit à cet épuisement général. Des opérations ruineuses, des billets d'Etat, multipliés avec profusion, annonçoient le défaut de ressources tant soit peu solides. On savoit que l'Impératrice, au milieu de ses victoires & de la pompe de leur annonce, avoit vivement sollicité la paix, par l'entremise de M *Murray*, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, ensuite par M. de *Legelin* Ministre du Roi de Prusse. On savoit que de cette éclatante expédition navale dans l'Archipel, expédition dont l'Europe étoit encore étourdie, il n'étoit résulté que des dépenses inouïes, des brigandages dans la Grece, une victoire due à l'expérience des Anglois, *Elphinston*, *Dugdale*, & du Piémontois, Comte de *Masfin*; mais pas une conquête de conservée, ni un avantage à l'aide duquel on

pût en obtenir de nouveaux par la suite. On savoit qu'à la prodigalité des dépenses publiques, se joignoit celle des dépenses particulières de faste, de magnificence, de construction, de largesses fabuleuses par leur excès; que l'Empire, ainsi paré d'une éblouissante représentation, comptoit à peine, en revenus fixes, les deux cinquièmes de ceux de l'Angleterre; que son numéraire, son commerce, sa navigation, sa richesse publique, étoient bien loin de pouvoir soutenir de si hautes destinées.

On savoit que cette mémorable campagne de 1774, avoit été précédée de disgraces sérieuses dans la précédente, du ravage des maladies & de la disette dans l'armée délabrée de M. de Romanzof; que, sans la timidité du Grand-Vizir à profiter de ses avantages, c'en étoit fait de cette armée, qu'on ne recrutoit plus qu'avec des peines infinies; qu'un vagabond Cosaque avoit porté la terreur dans les Provinces Méridiona-

les, propagé l'esprit de révolte jusqu'à Moscou intimidé. & montré le péril où, en temps de guerre, un homme hardi, moins cruel & plus sage, pouvoit plonger l'Empire.

De toutes ces observations, les politiques mûrs concluoient que, dans l'ivresse des victoires, l'ambition de la Russie n'auroit plus de frein; mais que l'excès même de ses prospérités en amèneroit le terme.

Immédiatement après la paix de *Kainardgick*, on vit se développer tous les indices du projet de démembrer l'empire Othoman. L'Impératrice, exaltée par ses flatteurs, par ses favoris, par les écrivains qui excitoient son enthousiasme à libérer la Grèce, & à régner sur Constantinople, sentant la délicatesse des conjonctures où elle se trouvoit placée, instruite des révolutions qui avoient renversé du Trône un grand nombre de ses prédécesseurs, pouvoit attacher sa gloire & sa sûreté à fonder un nouvel

empire sur le Bosphore. Des tableaux allégoriques, exécutés à Pétersbourg, représentoient cette Souveraine relevant les ruines de la Grèce, & foulant aux pieds l'Etendard de *Mahomet*. La gravure frappoit des médailles avec l'effigie du *Labarum*. Tous les arts, tous les talens, encourageoient de leur idolâtrie cette destruction du nom Ottoman en Europe; les traités de partage tomboient de la plume libérale de cent auteurs profonds.

Par la paix de *Kainardgick*, les deux Puissances avoient reconnu la Crimée libre & indépendante; elles s'étoient interdites toute intrigue, toutes menées capables de troubler l'harmonie; mais le cabinet de Pétersbourg s'étoit accoutumé à l'exemple des Empereurs Romains, qui envoyoient un Général en Bretagne ou en Arménie, pour y manifester leurs volontés les armes à la main. La Pologne écrasée n'offroit plus d'obstacles aux mouvemens des Russes.

En soustrayant les Tartares à la dépendance de la Porte, ils s'étoient ménagés les moyens de tenir dans la leur ces turbulantes légions; ils s'étoient donné des ports & des forteresses sur le Pont-Euxin; un Khan à leur dévotion gouvernoit ces contrées célèbres par les rêves de la mytologie; des arsenaux de marine, des chantiers, des constructions s'étoient élevés, ainsi que des batteries & des citadelles. Le Colosse de l'Empire avoit un pied au Kamtschatka, & l'autre à Cherson. *Sahim Gueray*, Khan docile, fermoit les yeux sur les manœuvres pratiquées autour de lui; la reconnoissance, ainsi que l'intérêt, l'attachoit à l'Impératrice. Son élection avoit été forcée comme celle du Roi de Pologne; elle promettoit les mêmes suites.

Ouvrtement associé aux projets de la Russie, & leur sacrifiant les intérêts de sa Nation, ce Chef électif excite bientôt le mécontentement général: en 1777, on le prive d'un commande-

ment dont il forfait les obligations, & trente mille Tartares indignés lui donnent un successeur de leur choix. Ni sa dignité, ni ses droits n'étoient sous la garantie de la Cour de Russie, tenue à rester dans les liens de la neutralité. Ses troupes néanmoins s'avancent pour *pacifier* la Crimée, ainsi qu'on avoit *pacifié* la Pologne. Cette Peninsule, solennellement déclarée indépendante par une paix jurée devant Dieu & devant les hommes, est assaillie de soldats Russes: malgré le vœu général de la Nation, ils réintègrent le Khan qu'elle a dépossédé. Le Compétiteur de *Sahim Gueray* cherche un asile à Constantinople, sollicite des secours, offre de rendre à la Porte Othomane un hommage qu'elle a perdu. L'exemple de la Russie autorisoit le Grand-Seigneur à intervenir dans ce démêlé, à protéger le Khan librement & légalement élu. Cependant la foi des traités, & la prudence l'emportent dans le Divan; il refuse même

d'entendre les députés Tartares: il se borne à des représentations. Mais une fois maîtres du terrain, & leur Khan rétabli, les Russes restent en Crimée pour y maintenir leur ouvrage, & la Porte à la foiblesse d'acquiescer à la réintégration du Chef Tartare, protégé de l'Impératrice.

Ces vues pacifiques, cette imprudente condescendance, enhardissent la Russie: au même instant elle fait naître d'autres difficultés; elle exige un Traité de commerce, dont les conditions déceloient assez le but. Quoique ce Traité soit la honte de l'Empire, & le révolte, quoiqu'il mette en péril la sûreté future de Constantinople, les mêmes conseils, la même modération inconsiderée, prévalent à la Porte, & en 1779, elle signe une convention additionnelle qu'on lui présente comme le sceau d'une éternelle réconciliation.

Ces sacrifices, on devoit le pressentir, n'opéroient qu'une trêve momentanée, en facilitant le succès de nou-

velles tracasseries, plus ou moins prochaines. C'est, en général, une politique mal-a-droite, que celle d'éviter la guerre par des concessions, qui assurent à vos ennemis de plus grands avantages à vous attaquer.

La Porte, d'ailleurs, avoit à redouter un nouveau danger, l'Impératrice à espérer un nouvel appui. Soit par l'effet de l'inconstance ordinaire du cabinet de Pétersbourg, soit par celui de quelques intérêts communs entre la Russie & la Maison d'Autriche, le traité de la première avec le Roi de Prusse étoit expiré, & l'Impératrice venoit de former une liaison nouvelle. Le cabinet de Vienne oublioit ses anciennes alarmes & ses anciens principes. Huit ans auparavant, il ne vouloit pas permettre que les Russes s'étendissent en Moldavie, qu'ils rapprochassent leur domination de la sienne, qu'ils passassent le Danube, qu'ils donnassent la loi aux Othomans. L'Impératrice Reine,
&

& le Prince de Kaunitz, pénétrés de l'importance de ces maximes de conduite, entrèrent en négociation avec la Porte & se préparèrent à la défendre (1). La mort de *Marie-Thérèse* amena une autre politique. La défiance entre les deux Empires fit place à l'intimité. Déjà, & antérieurement, la paix de *Teschen* avoit été conclue sous les auspices & par les soins de *Catherine II*. Une entrevue impénétrable de cette Princesse avec l'Empereur referra des nœuds si peu naturels, si peu soupçonnés: un Traité, dont les cabinets cherchèrent vainement à saisir le secret, confirma l'Europe dans ses craintes, & dans l'attente des projets sur lesquels étoit fondée cette redoutable association. Telles étoient les conjonctures au milieu desquelles l'Impératrice de Russie, en 1782, s'empara de la Crimée.

(1) On peut voir dans les Mémoires du Roi de Prusse, l'effroi que causoit à la Cour de Vienne l'ambition de la Russie, & les négociations qui prévirent une rupture.

Coupable de la plus infigne félonie, mercenaire instrument de la politique Russe, *Sahim Guéray*-abdique sa dignité. La remet-il à ses constituans? Non: il la vend à l'Impératrice; il vend une Souveraineté qui ne lui appartient pas. Lui, chef électif, régent amovible, il vend ses maîtres, ses électeurs. Jamais il n'exista de cession plus illusoire: si le roi de Pologne avoit donné son trône à la Czarine, la République & l'Europe auroient-elles ratifié cette donation? Aussitôt une armée Russe dépouille ces Tartares, reconnus libres en 1774; elle les asservit à ses propres lois, & cette prise de possession est suivie d'un manifeste apologétique.

Lorsqu'*Attila*, *Tamerlan* *Sah-Nadir*, subjugoient leurs voisins, ils s'inquiétoient fort peu qu'on les crût équitables, ou non: sans scrupules, comme sans charlatanerie, ils exerçoient leurs brigandages, & avoient la pudeur de ne pas les colorer. Dans nos temps de

politesse, c'est l'humanité, c'est la philosophie qui violent les Traités, qui se partagent les Etats, qui sèment la discorde, qui légitiment les usurpations. La Pologne abuse de sa liberté? On l'affervit pour la sauver de l'Anarchie. Fomente-t-on des révoltes en Suède? C'est pour l'intérêt de la liberté publique. Les contrées ignorantes, telles que la Crimée, on doit s'en emparer pour lui faire goûter les charmes des beaux arts: si l'on envahissoit des Etats éclairés, ce seroit incontestablement afin de profiter de leurs lumières.

Dans son Manifeste justificatif, l'Impératrice annonce qu'elle auroit perdu le fruit de ses victoires, si elle n'avoit pris *Sahim-Guéray* sous sa protection: c'est-à-dire qu'elle avoit consacré l'indépendance des Tartares & la liberté de leurs élections, autant seulement que cette liberté & cette indépendance serviroient à ses intérêts. La Porte, au même titre, auroit pu également usur-

per l'autorité souveraine de la Presqu'Ile: ainsi l'indépendance de cette contrée, affermie sans condition en 1774, auroit donc consisté à recevoir la loi d'un des deux Empires, dès que l'un ou l'autre jugeroient utile de disposer de sa souveraineté.

Suivant le Manifeste, c'étoit l'amour du bon ordre & de la tranquillité, qui, avec *l'assistance divine*, amenoient les armes Russes en Crimée, les y faisoient exercer un empire odieux, adjuger la Primatie, appaiser les révoltes, & donner un Souverain au Souverain lui-même.

Toutes ces démarches étoient *didées uniquement par l'amour de l'Impératrice pour l'humanité, & par la certitude que les Tartares, habitués à la servitude, étoient incapables d'apprécier les avantages de l'indépendance; enfin, le droit d'une ancienne conquête* (anéanti par le Traité de 1774), donnoit celui de s'emparer de la Crimée; *seul moyen, d'ailleurs d'assurer une*

paix solide & permanente entre les deux Empires.

Par les mêmes argumens, la Czarine pouvoit s'emparer de la Turquie entière. L'ennui des discussions, le soin de la tranquillité, la sûreté du voisinage, donnoient aux Russes des droits semblables sur les provinces qui les entourent. La Moldavie, la Georgie fourniroient, comme la Crimée, des sujets de discorde entre les deux Empires. De proche en proche, on iroit ainsi jusqu'en Egypte, parce qu'enfin il se trouveroit toujours des provinces dépendantes ou tributaires de la Porte; toujours des objets d'alarmes ou d'inquiétudes pour la Russie; en sorte que la paix ne deviendroit *solide* qu'après l'occupation universelle des états Othomans.

A la nouvelle de cette surprise de la Crimée, la Porte, balancée entre l'indignation & l'étonnement, se prépara à éclater. Livrée à elle-même,

elle n'eût consulté que sa sureté, son juste ressentiment, & la fureur publique; elle eût ordonné à ses escadres d'appareiller, à ses armées de lever les tentes: une influence puissante & digne d'égards modéra ces mouvemens qu'ordonnoit la saine politique. On lui fit craindre des défaites; on lui représenta les mouvemens de l'Empereur, auxiliaire de la Russie, & prêt à agir avec deux cent mille hommes. Ce conseil de temporiser l'emporta sur celui de se défendre, & quoique Constantinople, pris en quarante-neuf jours par *Mahomet II*, restât découvert à l'avenir, & presque sans sureté du côté de la mer Noire, une convention signée au mois de janvier 1784, légitima l'usurpation de la Crimée & du Couban, mais à des conditions aussi tôt enfreintes que stipulées.

Bientôt la Georgie & les Cabartas subirent le même sort; le prince *Heraclius* fut débauché, l'Egypte bouleversée

par les intrigues de la Russie. Par-tout, & spécialement en Moldavie, en Valachie, dans l'Archipel, les Consuls furent autant d'émissaires employés à corrompre les vassaux de la Porte, & à fomenter des troubles. Un Hospodar trahissoit-il son suzerain? il étoit sûr d'un asile & d'une récompense sur les frontières Moscovites. Depuis le Traité de 1774, deux d'entre eux avoient été publiquement corrompus, & l'Impératrice regardoit leur châtimement comme un attentat au Droit des nations. Au milieu de la paix, on enlevoit les Grecs; on les soulevoit dans toutes les provinces. Des navires Russes entroient-ils dans la Propontide? c'étoit en trompant continuellement la Porte sur le nombre & sur le port de ces vaisseaux: chaque jour voyoit élever des prétentions vexatoires; on alloit jusqu'à vouloir maîtriser le Divan, jusqu'à s'ingérer dans son administration intérieure, jusqu'à exiger des choix, des déplacemens d'Officiers publics.

H iv

En observant ces différends interminables que tant de Traités passés ne terminoient point, on se demandoit quelle seroit enfin l'issue de cette guerre de conventions & de vexations renaissantes, dont chacune donnoit lieu à de nouveaux empiètemens, et nécessairement de nouveaux troubles? Plus le Divan hésitoit, ou montrait de condescendance, plus les instances de la Russie devenoient impérieuses. L'opinion de l'Europe attentive se partageoit sur le dénouement de cette crise, lorsqu'on vit *Catherine II* réaliser la fable de *Sésostris*, partir en pompe des climats glacés de l'Ingrie, pour aller étonner de sa présence les rivages de la mer Noire, pénétrer dans ces nouvelles conquêtes, à-peu-près désertes depuis leur soumission, avec un cortège aussi redoutable qu'éclatant; reçue, au bord du Nieper, par un roi de Pologne; en Tauride, par un Empereur d'Allemagne; &, sous la sauvegarde de quarante mille hommes, pre-

nant possession d'une contrée Musulmane, presque sous les yeux du successeur des Khaliphes. Tandis que cette princesse déployoit une magnificence Orientale aux yeux de ces peuples, qu'elle a nommés dans son dernier manifeste *un repaire de brigands*; tandis qu'elle inscrivoit en grec le chemin de Byzance sur l'une des portes de Cherson, elle inquiétoit les Turcs par de nouvelles hostilités Diplomatiques.

Ce spectacle, cette ostentation, ces demandes non interrompues, reveillèrent enfin le Lion assoupi. A peine l'Impératrice rentroit à Pétersbourg, que son Envoyé à Constantinople étoit enfermé aux Sept-tours, la mer Noire couverte de vaisseaux Othomans, les troupes du Grand-Seigneur en marche, & la guerre portée sur ce territoire qui venoit de retentir d'acclamations triomphales.

Les circonstances et l'ébranlement sourd d'une grande partie de l'Europe, sembloient favoriser une résolution

aussi décisive. La plupart des Cabinets étoient las des hauteurs de celui de Pétersbourg, ou inquiétés par ses desseins: son intimité avec la maison d'Autriche n'étoit pas propre à dissiper cet ombrage. La raison même ne rejetoit pas le soupçon d'une secrète jalousie entre les deux Cours, & qu'un prince aussi éclairé que l'Empereur, ayant le choix de son voisinage, préféreroit les Turcs affoiblis, aux Russes dont la prépondérance devenoit par-tout une domination. Depuis la paix de Belgrade, l'intelligence entre la Porte & la cour de Vienne n'avoit pas été troublée: les Othomans respectèrent les infortunes de *Marie-Thérèse* dans la guerre de 1740; ils ne songèrent point à profiter de ses embarras durant la guerre de sept ans. Quelques nuages s'étoient-ils élevés sur cette harmonie? Le Divan les avoit dissipés par sa modération; les limites en Bosnie furent réglées à l'amiable; les districts de la Buckowine,

cedés par les Turcs avec une facilité inespérée.

De toutes ces considérations on pouvoit induire que la cour de Vienne garderoit, sinon une neutralité parfaite, du moins le rôle de simple auxiliaire.

Quoique la principale & la plus ancienne alliée des Othomans, livrée à des troubles intestins, & indéterminée dans son système politique, ne pût les secourir que par des négociations, la plupart des autres Etats leur offroient des amis secrets. L'Impératrice refroidissoit depuis dix ans l'attachement de l'Angleterre, par des procédés qu'on appelloit à Londres de l'ingratitude. Détachée de la Prusse, elle avoit promis son appui à l'échange de la Bavière, & la cour de Berlin ne considéroit plus celle de Pétersbourg que comme l'associée de l'Empereur. La Pologne, attendant le jour de la vengeance, regardoit les Turcs comme ses libérateurs; enfin, la Suède avoit également des intérêts

à défendre; sa sûreté, tant de fois compromise, à faire respecter; & sa place à reprendre dans l'équilibre du Nord, presque anéanti depuis vingt ans.

Influ- Aucun Etat ne nourrissoit contre la
ence Russie plus de sujets de plainte. Dé-
des pouillé par elle de plusieurs Provinces
Rus- au commencement du siècle, il en
ses en éprouva depuis l'influence corruptrice
Suè- & despotique. La conduite de *Charles*
de. XII qui fit la gloire & le malheur de la
Suède, avoit entraîné une révolution
dans la forme du gouvernement: on ne
consulta que les maux passés, sans con-
sidérer ceux qu'on alloit faire naître;
car, l'inconvénient des abus frappe la
Nation qui en a l'expérience; mais l'u-
tilité ou le danger des réformes qu'on
y substitue, sont cachés par le temps, &
l'avenir seul en découvre les effets.

Dans l'impétuosité de leur mécontentement, les Suédois, ou plutôt quelques Chefs de l'Etat, rompirent tout

l'équilibre entre les parties constituan-
tes du gouvernement: pendant l'inter-
valle des Diètes, le pouvoir exécutif
fut transmis au Sénat, dont la pluralité
forçoit les décisions de l'autorité Roya-
le. La nomination des Sénateurs & leur
responsabilité furent attribuées aux
Etats, investis du pouvoir législatif en-
tier. Non-seulement ils pouvoient, à
volonté s'emparer de la puissance exé-
cutive sous leur dépendance, & dont
chaque membre étoit exposé à une dé-
mission arbitraire des Etats; ils s'arro-
geoient encore la puissance judiciaire,
& évoquèrent les jugemens à des com-
missions nommées dans leur sein. Du-
rant leur Session, l'autorité complète
leur étoit dévolue, & leur Comité se-
cret devenoit le pouvoir exécutif. Au-
cune limite, aucune balance au des-
potisme de cette assemblée de 7 à 800
personnes. Quant à l'autorité Royale,
elle étoit de pure représentation: le Roi

n'étoit pas libre, même de congédier un domestique qui l'auroit offensé; & pour employer les expressions de M. *Sheridan*, il sembloit n'être qu'une poupée d'Etat parée à certains jours de l'attirail de la Royauté.

Une pareille constitution favorisoit tous les vices, tous les désordres, toutes les manœuvres des Puissances étrangères. Aussi, par l'article 7 de la paix de Nyftadt, le Czar s'engagea-t-il à *s'opposer* à tous ceux qui voudroient changer ces lois fondamentales de 1720.

La seule & véritable épreuve des Gouvernemens est l'expérience. Quand ils entraînent des effets pernicioeux, on est en droit de condamner leurs principes; or, quel tableau offrit la Suède jusqu'en 1772? Affaiblissement dans toutes ses parties; honteuse négligence dans tous les départemens; guerre inconsidérée, entreprise en 1737, conduite avec autant de déshonneur que

d'incapacité; l'esprit d'intrigue détruisant l'amour de la gloire; le bien public sacrifié à une criminelle avidité; les places données, arrachées par l'esprit de faction. Tout devint vénal; chaque suffrage, chaque décision, l'objet d'un calcul mercantil. „ La corruption, dit „ un grand Souverain, alla au point, que „ tantôt le parti François, tantôt la „ faction Russe l'emportoit dans la „ Diète, mais personne n'y foutenoit „ le parti national. „

La Russie jouoit l'un des principaux rôles dans cette confusion. En attendant qu'elle fût seule arbitre de la Suède, elle ne perdit pas une occasion de profiter de l'Anarchie: ainsi, en 1750, elle éleva un différend sur les limites de la Finlande, & le fit régler à sa fantaisie.

La haine d'*Elisabeth* pour le Roi de Prusse l'ayant rapprochée de la France & de l'Autriche, les premiers fruits de cette union furent à Stockholm, la catastrophe de 1756, la spoliation du faible reste d'autorité, assuré par les lois

à la Couronne; des outrages sanglans à la personne du Roi & de la Reine; enfin, la guerre de 1756, cette guerre où la Suède marchoit en Vassale, sans intérêt, sans raison, sans justice, & où ses troupes belliqueuses furent sacrifiées à l'ineptie du gouvernement.

Depuis l'avènement de *Catherine II* au trône, les intrigues & les libéralités de son cabinet redoublèrent à Stockholm: elle affermit la prédominance des *Bonnets*; elle dicta toutes les résolutions; & tandis qu'elle poursuivoit l'Anarchie en Pologne, elle la consolidoit en Suède. Il ne restoit plus qu'à en détrôner le Roi, lorsque l'intrépidité de *Gustave III* prévint un dernier attentat, ramena le règne des lois, circonscrivit une liberté qui n'étoit plus que le droit de vendre la patrie impunément, & écarta sans retour le despotisme corrompateur sous lequel elle gémissoit.

On concevra les sentimens qu'inspira cette révolution à l'Impératrice de Russie,

fié, en apprenant que dans son traité avec le Roi de Prusse, elle avoit engagé ce Souverain à soutenir la forme de gouvernement établie en Suède en 1720 (1). „ Les mouvemens de colère „ & de vengeance, dit *Frédéric II*, „ l'auroient emporté dans l'esprit de „ l'Impératrice de Russie, si les Turcs „ n'avoient pas résisté avec beaucoup „ de fermeté, aux conditions dures „ & fâcheuses qu'on vouloit leur faire „ accepter Le Roi de Suède, „ concevant le danger dont il étoit „ menacé de la part de la Russie, se „ proposoit de mettre le Danemarck „ hors de jeu, pour n'avoir qu'un ennemi à combattre à-la-fois. „

Voilà donc un témoin auguste & irrévocable des dispositions & des desseins de l'Impératrice contre le Roi de Suède.

(1) Voyez *Mémoires du Roi de Prusse*, de 1763 jusques en 1775, pag. 87.

Après avoir lu ce qui précède, on sera surpris que dans une réponse injurieuse (1) à la déclaration du Roi de Suède, du 21 juillet 1788, réponse qui paroît avouée du cabinet de Pétersbourg, on ait osé présenter ces précautions de *Gustave* III contre le Danemarck & contre l'inimitié de l'Impératrice, sous la couleur d'hostilités gratuites, qu'une seule menace de la Russie avoit fait évanouir.

Cette Puissance, à cette époque, n'étoit pas en posture menaçante; & si le Roi de Suède eût profité de l'épuisement de son ennemi, de l'éloignement de ses troupes, périssantes de maladies & de misère, de l'effroi & des signes de révolte qui accompagnoient l'approche de *Pugatscheff*, assurément il n'avoit à redouter qu'un manifeste fan-

(1) Espèce de libelle mal écrit sous le titre d'*Observations & éclaircissemens historiques*, distribué en Finlande avec profusion.

glant & sophistique des Ministres de la Czarine.

Ce Prince se conduisit sur d'autres maximes: il épargna de nouveaux dangers à l'Impératrice, & tout son règne fut, de notoriété publique, une chaîne d'attentions à maintenir l'harmonie entre les deux Cours.

Nonobstant cette sollicitude, les intrigues Russes continuèrent avec plus ou moins d'activité. On affectoit de grossir aux yeux de la Nation Suédoise, les plus légers prétextes de mécontentement; on aigrissoit les esprits par des insinuations, on répandoit des émissaires dans les provinces.

Depuis la paix d'Abo, la Russie avoit travaillé secrètement à détacher la Finlande de la Suède: outre cette entreprise, dictée par un esprit constant d'usurpation, les vastes projets de la Czarine contre le Grand-Seigneur excitoient cette Souveraine, à prévenir les efforts de la Suède, alliée de la Porte

Othomane, & à la priver des facilités d'attaquer la Russie par un endroit sensible. Tantôt on promettoit aux Finois de les rendre indépendants; tantôt on fomentoit parmi eux l'esprit de révolte: le Baron *de Sprengporten*, à qui le Roi de Suède avoit prodigué des marques de confiance & de bonté, & remis des emplois importans en Finlande, fut gagné par les offres de l'Impératrice, & ne craignit pas de trahir son Souverain, sa patrie, ses devoirs les plus sacrés.

En 1786, un Officier général Russe, sous le voile de la curiosité, parcourut la Finlande, en reconnut les postes, les lieux susceptibles d'attaque; s'attacha à captiver les habitans, & sonda leurs dispositions.

Cette guerre clandestine obligeoit le Roi de Suède à une vigilance sans relâche: il ne pouvoit avoir de doute sur les desseins secrets de l'Impératrice; mais l'instant d'éclater n'étoit pas

arrivé, & la crainte d'une rupture exigeoit qu'on dissimulât encore la crainte du danger où le Royaume seroit bientôt enveloppé.

Enfin la Porte Othomane sort de sa léthargie. Il seroit burlesque de discuter de quel côté venoit l'agression: certes, les Turcs fatigués d'hostilités depuis dix ans, n'étoient pas tenus d'attendre les Russes à Constantinople. Il n'est pas moins indubitable que leur traité avec la Suède, conclu en 1739, les autorisoit à solliciter des secours, & que si la raison d'Etat n'avoit pas prescrit à *Gustave III* de les accorder, ses engagements lui en faisoient un devoir.

Aussitôt la Cour de Russie décida de mettre incontinent la Suède hors de combat, par les mêmes démarches qui perdirent la Pologne, asservirent la Crimée, & tinrent la Courlande sous la dépendance.

On ranima les semences de l'incendie éteint en 1772; le Comte *Rasomowski*, Ministre de l'Impératrice, re-

prit le rôle de ses prédécesseurs: tout fut mis en œuvre pour troubler l'intérieur de l'Etat, & pour réunir une faction contre le Roi. L'Envoyé Moscovite ne mettoit pas plus de retenue dans ses discours que dans ses actions; il exerçoit une séduction publique & prêchoit la révolte ouvertement. Il calomnioit le Roi auprès de ses peuples & auprès de l'Impératrice. Ces procédés inouis s'exécutoient dans la capitale, sous les yeux même de la Cour; jamais Plénipotentiaire ne brava plus audacieusement le respect des Souverains, les droits de l'hospitalité, & les devoirs de son emploi. Ces excès parvinrent au comble, à l'instant où le Roi de Suède eut arrêté de pourvoir à la sûreté de la Finlande, & de mettre en mouvement sa flotte & son armée. Le Comte *Rasomowski* perdit toute mesure: ses déclarations furent des outrages, des appels à la Nation contre son Souverain. Infidieuses & emportées à la fois, ces notes hostiles respiroient un fiel.

amer, & tendoient à le verser dans tous les cœurs. Dans ces conjonctures, le Gouvernement consulta ce qu'il devoit à son honneur, à la tranquillité publique, & au maintien du droit des gens: il cessa de reconnoître le Ministre d'une Puissance, dans le perturbateur du repos de l'Etat; il le força d'abandonner le théâtre où il exerçoit des talens si dangereux.

Non seulement l'Impératrice approuva solennellement la conduite de son Ministre; elle fit encore un de ses principaux griefs de l'éloignement de cet Envoyé: l'Europe retentit des plaintes du Cabinet de Pétersbourg, qui traita d'hostilité la défense légitime à laquelle il avoit forcé la Suède. Indigné de cette résistance, il ne ménagea ni les égards que se doivent les Souverains, ni la prudence, ni aucun moyen de conciliation. Il offrit la paix avec insulte, en dictant des conditions dont le seul énoncé étoit un outrage. Lorsque la

victoire eut abandonnée ses armes, il eut recours à des artifices. Ses Agens pratiquèrent les Officiers de l'armée de Finlande: on entendit la Cour la plus despôtique de l'Univers, faisant résonner le mot de liberté aux oreilles des Suédois, & quelques-uns d'entr'eux s'oublièrent jusques à correspondre à ces perfides avances, jusques à sacrifier leur devoir & le salut de leur patrie aux séductions d'une Puissance ennemie, jusques à désertir leur Souverain à l'heure même du danger. Terrible exemple! effrayante leçon pour les Etats que le malheur de leur étoile diviserait d'intérêt avec la Russie!

Rap-
port
actuel-
le de
l'An-
gleter-
re & de
la Prus-
se avec
la Rus-
sie.

Tel étoit l'inflexible orgueil de cette Puissance, qu'à l'instant où elle vit s'amonceler l'orage, la Pologne prête à rompre ses fers, la Prusse disposée à seconder ce généreux dessein, les Cabinets de Potzdam & de Londres unis & marchant au même but; l'Impératrice rejeta dédaigneusement toute médiation. Elle reçut avec mépris l'offre du Roi de Suède de la réconcilier à la

Porte Othomane: c'étoit démontrer à ce Prince la nécessité de ses mesures défensives, & celle de remplir ses obligations envers le Grand-Seigneur.

L'intervention de l'Angleterre fut également repoussée, sans égards pour les liaisons des deux Puissances, sans ménagement pour les services qu'on en avoit reçus, sans attention à la foiblesse du nœud qui attachoit encore Londres & Pétersbourg: la générosité & la fierté Angloise étoient blessées de n'essuyer que des tergiversations, des dédains, des témoignages hostiles, de la part d'une Cour qui lui devoit une éternelle reconnoissance. L'expédition navale de l'Archipel avoit été l'ouvrage des Anglois; eux seuls en méritoient la gloire. Les vaisseaux délabrés de l'Impératrice, accueillis, réparés, approvisionnés dans les Ports de la Grande-Bretagne, n'eussent jamais franchi la Manche, sans le secours des Pilotes Britanniques,

comme ils n'eussent jamais incendié de flotte Othomane sans l'habilité des Officiers de la première des Nations maritimes. Si l'Angleterre seule mit le pavillon de l'Impératrice en état de paroître sans déshonneur devant les Dardanelles, elle ne la servit pas avec moins de zèle dans les négociations. Quelle en fut la récompense? Une défection à l'heure où les Anglois se virent accablés d'ennemis; cette neutralité armée que leur enleva les Matelots étrangers qu'ils tiroient de la Baltique; qui fournit à la Hollande un titre à la contrebande, & un motif de rupture; qui enfin, pour mériter à la Czarine la dignité de Protectrice de la liberté des mers, n'étoit dans le fait qu'un coup mortel porté à l'Angleterre.

Les Capitalistes & les Armateurs Britanniques donnent le principal

mouvement au commerce de la Russie, & en animent la foible circulation. Quoique la balance de ce trafic leur soit défavorable de plus d'un million sterling; quoique la moitié, au moins, des navires qui chaque année abordent à Cronstadt, soient Anglois, les Ministres de l'Impératrice n'en ont pas moins suspendu le renouvellement du traité de commerce entre les deux Etats: éludant les sollicitations du Cabinet de Saint-James, promettant & ne terminant rien, ils ont réduit la négociation à l'inactivité, & le Gouvernement Britannique à terminer des avances, dont l'effet devenoit aussi dérisoire qu'humiliant.

Les nouvelles alliances continentales de la Grande-Bretagne, invitoient l'Impératrice à réfléchir sur l'arbitrage que lui proposoient conjointement les Rois d'Angleterre & de Prusse. Ce dernier lui tendoit également une main

amiable: plus jaloux de la gloire de Pacificateur que de celle de Conquérant, l'Héritier de *Frédéric* II tenoit la balance d'une main ferme & impartiale. Sans combats, son règne acquéroit de jour en jour la considération que donnent des vues mâles & mesurées, la sagesse des Conseils, & une Puissance qui se déploie sans excès. Le Roi de Prusse venoit d'éventer, avant son explosion, une mine pratiquée en Pologne par les Emissaires de l'Impératrice, & dont l'effet eût porté également, & contre la Prusse, & contre la Turquie. Il s'agissoit d'une alliance particulière à former entre la République & la Russie. Par des déclarations énergiques, & par l'opinion qu'elle avoit imprimée de sa fermeté, la Cour de Berlin détourna ce coup, & fit revivre la Pologne. Soit que les Ministres de l'Impératrice s'aveuglassent sur la possibilité & sur la promptitude de ce grand évènement; soit qu'enivrée

d'hommages, *Catherine* II consultât plutôt ses favoris que ses intérêts, elle regarda comme indigne d'elle de reconnoître le besoin d'un Médiateur; elle brava tous les risques, & sans la modération du Roi de Prusse, on auroit vu, peut-être, cinq Puissances armées contre la Russie.

Les faits que nous venons de rappeler sont de notre temps; ils ont eu l'Europe entière pour témoin: elle a considéré, avec trop de prudence peut-être, les progrès de cette politique entreprenante, devant laquelle les droits des Nations se sont évanouis, la sûreté des conventions a disparu, & l'abus de la Puissance est devenu un titre d'usurpation. L'Empire immense qui, depuis vingt ans, porte ainsi tour-à-tour chez ses voisins, la terreur, la corruption, le despotisme ou la guerre, embrasse tous les climats, & pourroit embrasser toutes les ressources. Des

mers presque inaccessibles à la marine Européenne, des déserts ou des Nations asservies, voilà ses frontières. Jusques ici, il a été mal aisé, & trop légèrement jugé impraticable, d'entamer son territoire. Tant que ses ennemis restent sur la défensive, il vomit au milieu de leurs habitations des essaims de Barbares indisciplinés, qui, en une campagne, détruisent & dépeuplent des contrées: la Prusse & la Pologne saignent encore de leurs ravages. Lorsque des troupes, qu'on tue sans les vaincre, sont animées, & par la soif du brigandage, & par un fanatisme religieux, & par l'ambition d'un Souverain, qui, en perdant des soldats ne perd que des esclaves; malheur aux Etats qu'avoisineroit un tourbillon si destructeur!

Il faut qu'ils achètent la paix par des sacrifices, ou qu'ils se fassent respecter par l'imposant appareil d'une

résistance proportionnée au danger. La Russie menace en même temps, les Turcs, le Nord & l'Allemagne. Lequel de trois qui succombe, son poids aidera le vainqueur à subjuguier les deux autres. Les efforts isolés ne peuvent rien contre un Empire, accoutumé à jeter les hommes dans les combats, comme des grains de sable; dont la politique n'a d'autres principes que l'intérêt, à qui la crainte ou la jalousie promettent des alliés, & dont les maximes hardies correspondent à la fortune qui, si long-temps, a secondé ses projets.

Par ceux qu'elle a exécutés sur la Pologne, on doit prévoir ceux dont elle menace la République, si celle-ci, après avoir recouvré son indépendance, ne songe pas sérieusement à sa sûreté. Le même sort attend la Courlande.

Avant que l'Impératrice fût unie à la maison d'Autriche, *Frédéric II* s'intimidoit des pas énormes de cette Souveraine: il avoit vu les Russes pé-

nétrer au cœur de ses Etats, & séquestrer la Prusse, Royaume qui reste à découvert tant que la Pologne & la Courlande ne restent pas indépendantes. Qu'est-ce donc maintenant, qu'auxiliaire du Chef de l'Empire Germanique, la Russie s'associant à tous ses projets, peut envelopper la Prusse au nord & au Levant, aider l'Empereur de ses diversions, & au besoin, menacer la liberté de l'Allemagne?

La Suède respire, grace à la fermeté & à la prévoyance de son Souverain; mais les derniers évènements montrent les fils auxquels tient sa tranquillité, & l'importance d'une balance qui fixe l'Impératrice dans ses limites.

Un intérêt aussi évident devoit frapper le Danemarck, si le souvenir d'une absurde rivalité avec la Suède, & les préjugés de quelques-uns de ses Ministres, ne fascinoient encore les yeux du Gouvernement. Ne voit-il pas que son

alliance

alliance avec la Russie est un moyen de plus qu'il lui donne d'inquiéter & de tyranniser le Nord? Ne voit-il pas qu'en se prêtant au dessein d'affoiblir, d'annuller les Etats voisins de la Baltique, il prépare son propre abaiffement? Quelle seroit sa sureté, si ces Etats venoient à subir la loi de la Russie, ou seulement à se trouver sans force pour se prêter une défense mutuelle? Tout semble donc ramener le Danemarck à une association de sureté, capable de maintenir l'équilibre, & de contre-balancer la prépondérance de la Russie. Qu'il prenne exemple sur le beau plan exécuté en Allemagne, sur cette ligue Germanique, qui devoit être le modèle d'une ligue du Nord, sauve-garde de plusieurs foibles réunis, contre la puissance d'un grand Empire.

Les Etats maritimes, par leur commerce; les Etats du Midi, l'Italie surtout, & Venise en particulier, ont les mêmes intérêts, & doivent partager

les mêmes craintes. Si jamais la Russie s'affermissoit sur la Méditerranée, il n'est pas donné à la prévoyance humaine d'apprécier, dans leur étendue, les conséquences d'une semblable révolution.

A tant de considérations, j'en ajoute une qui les équivalait toutes; celle du bonheur de la Russie, de sa vraie gloire, de ses intérêts publics, sacrifiés à la splendeur éphémère d'un Règne, dont les trophées baignent dans le sang. Il est digne d'une Nation qui a étonné l'Europe de la rapidité de son perfectionnement, d'achever ce grand ouvrage; elle ne le peut qu'au milieu de la paix. L'aptitude naturelle de ce peuple robuste, flexible & pénétrant, l'aidera à se relever promptement de l'épuisement où le plongent des guerres continuelles. Il a besoin d'arts, de manufactures, de commerce intérieur & maritime, de capitaux, d'habitans. Sa civilisation n'a pas encore passé les limites de Moscou: elle ne peut être

L'ouvrage d'une Souveraine préoccupée d'idées d'agrandissement, ni de favoris tremblant sur leur sort à venir, & cherchant à prendre sur les voisins de l'Empire quelque principauté, à l'aide de laquelle ils échappent à leur destinée. Ce grand bienfait est réservé à la Noblesse, à la Nation même, faite pour donner tous les exemples qui honorent l'humanité. C'est en déployant son activité dans l'intérieur de l'Etat, qu'elle en fermera les blessures, qu'elle en soutiendra l'incommode & gigantesque dimension.

Les Russes se rappellent avec orgueil ce *Pierre I*, qui, sans le savoir, les préparoit peut-être à la liberté, en les réformant en esclaves. De tous les plans de ce grand homme, le plus admirable & le moins loué, consistoit à abandonner les deux tiers de l'Empire aux ours & à la nature; à en concentrer la population entière dans les Provinces voisines de la Capitale; à s'agrandir en se

rappetissant. Cette idée est une critique amère du règne actuel; critique déjà sentie, déjà adoptée par l'élite de la Nation: elle a trop de raison, pour ne pas gémir de voir user tous les ressorts de sa puissance, détourner ceux de son génie, abîmer les ressources publiques, sans aucun avantage solide. Que lui importent ces conquêtes fastueuses, & ces victoires, dont la plupart n'existent que dans les *Te Deum*?

Ah! sans doute il est permis de l'espérer, cette politique romanesque ne gouvernera pas ce Prince, que l'Europe a vu voyager avec tant de modestie, exemple de toutes les vertus privées, & dont les inclinations douces consoleront l'Empire du malheur de tant de guerres inutiles; en substituant à sa fausse grandeur celle qui résulte de la modération des Souverains, & de la prospérité de leurs sujets.

E I N.

REMARQUES.

Tirées de la traduction Polonoise de cet ouvrage.

Page. 65.

IL est à observer à l'honneur du Roi régnant de Pologne, qu'il existe des preuves incontestables, que lors de son Election ce jeune Prince, s'opposa à l'entrée des Troupes Russes & à toutes les violences qui l'ont accompagné; se désistant même de toute prétention à la Couronne si l'on ne déféroit à son avis. Il est probable que cette demande si juste lui fut accordé: mais l'on s'est mis peu en peine de l'accomplir; l'on saisit le prétexte spécieux de sa propre sûreté pour l'éluder; & en ceci comme en tout, les dehors de l'amitié servirent de voile au dur esclavage que l'on se proposoit d'imposer au Roi & à la Nation.

Page. 71. (h)

Difons franchement à l'occasion des Dissidens, qu'ils ont été trompés ainli que le reste des Polonois; car assurément aucun d'eux n'eut trempé dans cette affaire s'il avoit prévu quelle fin s'y proposoit l'astuce Moscovite. Quiconque connoit le zèle patriotique de Mr. *Grabowski*, Staroste & Nonce de *Wolkowysk*, si proche parent de ceux dont il est parlé ici, ne peut guères douter de la vérité de notre observation.

Page. 98. (n)

Qui peut ignorer que dans ces temps de tranquillité, imaginaire, il se commettoit en Pologne

mille violences? Les Payfans débauchés, les pillages faits par le Régiment de *Sotohub*, & une suite de désordres innombrables commis par les Moscovites furent tellement convertis de l'autorité de leur Ambassadeur, que le Conseil Permanent n'osa pas même s'en plaindre, quoique les cris réitérés des citoyens semblaient devoir l'y forcer? Aqui donc appartenait cette Magistrature, & l'auteur s'est-il trompé lorsqu'il dit qu'elle fut établie par la Moscovie pour elle même & non pour les Polonois? Une seule action d'un Commandant Moscovite, mettra le dernier trait au tableau de leurs attentats. Cet officier, en traversant une grande partie de la Pologne avec sa troupe, non seulement par tout où il passait, faisoit couper les crins & les queueux de tous les chevaux, mais il forçoit encore les communautés des Villages de s'assembler, afin de dépouiller toutes les femmes de leur chevelure; & muni de cette marchandise, sans doute chargée sur les chariots des paysans Polonois, ce Général industrieux s'en retournoit en Moscovie. Je doute fort que les sauvages Moscovites qui existoient avant Pierre-le Grand, eussent inventé quelque chose de plus féroce & qui prouva mieux cette vérité: *Namram & si furca expellas, tamen ipsa redibit.*



